



ctures

Revue mensuelle
de
bibliographie critique

SOMMAIRE

| IDÉAL ET PRINCIPES | PAGE |
|---|----------------------|
| De Garneau à Minville (fin) | |
| Arthur Maheux, ptre | 65 |
| Economie de l'abondance (à suivre) | |
| Théophile Bertrand | 69 |
| Plan de cercle d'étude: Comment lire pour tirer profit de ses lectures | 72 |
| ÉTUDES CRITIQUES | |
| <i>Le Long de la route</i> , de Sylvain | |
| Rolland Legault | 74 |
| <i>Propos sur la montagne</i> , d'Edouard Montpetit | Maurice Blain 78 |
| Henry de Montherlant ou la puru- lence d'une intelligence très vive (suite) | Paul Gay, c.s.sp. 81 |
| DOCUMENTS | |
| Hollywood dans l'objectif | |
| <i>Fiches Documentaires</i> | 86 |
| FAITS ET COMMENTAIRES | |
| Amitiés franco-canadiennes | |
| Pierre de Grandpré | 90 |
| Paris et le problème des lectures | |
| Théophile Bertrand | 93 |
| NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES | |
| Volumes (Voir liste p. 3 de la cou- verture) | 95 |
| Revue | 126 |

Tome III — n° 2
OCTOBRE 1947
Montréal



LECTURES

REVUE MENSUELLE DE BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

publiée par le

Service de Bibliographie et de Documentation de FIDES

Direction: Paul-A. MARTIN, c.s.c.

Rédaction: Théophile BERTRAND

Technique bibliographique: Cécile MARTIN

COMITÉS CONSULTATIFS

Doctrines et Droit canonique
Valérien BELANGER, ptre, D.D.C.,
professeur à la Faculté de Droit canonique
de l'Université Laval.

A. Perrier, ptre-curé, D.Ph. S. Th.D.,
professeur de Philosophie sociale à l'Uni-
versité de Montréal.

Guy-M. BRISEBOIS, o.f.m., D.D.C.,
professeur de Droit canonique au Grand
Séminaire de Montréal.

Jean-Marie GABOURY, c.s.c.,
professeur de Philosophie au Collège de
Saint-Laurent.

Paul GAY, c.s.sp.,
professeur de Rhétorique au Collège
Saint-Alexandre.

Jacques TREMBLAY, s.j.,
professeur de Philosophie au Collège
Jean-de-Brébeuf.

Technique bibliographique
Roméo BOILEAU, c.s.c.,
professeur de Classification systématique
à l'École de Bibliothécaires de l'Université
de Montréal.

Marie-Claire DAVELUY,
professeur de Bibliographie à l'École de
Bibliothécaires.

Laurette TOUPIN et G. KARCH,
professeurs de Catalographie à l'École de
Bibliothécaires.

Publication autorisée par l'Ordinaire.

NOTES:

1. La revue est publiée mensuellement de septembre à juin; en juillet et août il ne paraît qu'un seul numéro. Les onze livraisons de l'année constituent deux tomes: septembre à février et mars à juillet-août.
2. Chaque numéro comporte en couverture une table alphabétique des noms d'auteurs suivis du titre des ouvrages recensés. Le dernier numéro de chaque tome (soit celui de février et celui de juillet-août) comprend une table méthodique des sujets traités ainsi qu'une table alphabétique des ouvrages recensés dans les six derniers mois.
3. La référence bibliographique de toutes les publications mentionnées dans *Lectures* est rédigée d'après les règles de la catalographie, et dans chaque cas est indiquée la cote de la classification décimale universelle.

Les cotes morales en usage sont les suivantes:

M Mauvais

D Dangereux

B? Appelle des réserves plus ou moins graves, c'est-à-dire à défendre d'une façon générale aux gens non formés (intellectuellement et moralement).

B Pour adultes.

Un ouvrage dont le titre n'est suivi d'aucune de ces quatre mentions est irréprochable et peut être lu par tous.

CANADA:

le numéro \$0.25

abonnement annuel 2.50

ETRANGER:

abonnement annuel 3.00

FRANCE:

abonnement annuel 300 fr.

La procure générale du clergé,

5, rue de Mézières,

Paris (VI^e), FRANCE.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.



25 EST, RUE SAINT-JACQUES
MONTRÉAL - 1

*PLateau 8335

De Garneau à Minville

Et aujourd'hui, où en sommes-nous? Les témoins ne manquent pas, certes. La nourriture de Nevers, plus substantielle, plus vitaminée, a donné de beaux résultats.

Je m'arrêterai au plus récent des auteurs qui ont repensé nos problèmes nationaux, Esdras Minville. Je viens de lire ses deux volumes intitulés: *Le Citoyen canadien-français*².

L'auteur est bien modeste, vraiment, quand il met en sous-titre: « Notes pour servir à l'enseignement du civisme ». Plus que des notes, c'est une doctrine. On pourra différer d'avis sur tel ou tel point, mais il faut convenir que le livre est dynamique. Le mot « action » y revient comme leitmotiv: champ d'action, action économique, action sociale, action politique, action culturelle, tels sont les titres des chapitres.

L'auteur, comme pour s'excuser, dit: « Personne, à notre connaissance du moins, n'avait encore risqué l'aventure ». A ce compte-là monsieur Minville est un aventurier de grand style.

Il observe, avec raison, que « nous ne pouvons plus abandonner notre vie nationale au jeu aveugle des événements, à l'automatisme des faits ». Le citoyen canadien-français est voué « à des fonctions qui supposent les vues les plus larges, l'esprit de synthèse le plus puissant ».

Combien différent de Garneau, quand il écrit: « A cette œuvre de réadaptation des esprits, les petits peuples peuvent contribuer tout aussi efficacement que les grands, plus efficacement même ».

¹ Suite d'une conférence donnée par l'abbé Arthur Maheux à la Chambre de Commerce des Jeunes de Rimouski, le 9 mars 1947. Nous avons quelque peu accommodé le texte aux exigences du style écrit; nous avons en particulier supprimé maints passages d'un intérêt moins immédiat pour le lecteur, suppressions qui permettaient par ailleurs de publier en deux articles la substance de cette causerie. N.D.L.R.

² Minville (Esdras): *Le Citoyen canadien-français*. Notes pour servir à l'enseignement du civisme. Montréal, Fides, 1946. 2 v. 20.5cm. \$3.25 (\$3.50 par la poste).

323.1(71)

L'idée dynamique éclate fortement dans le chapitre où Monsieur Minville traite du « citoyen dans l'action ». Le passage suivant est très significatif :

Nous avons donc besoin d'action positive — la seule forme d'action qui édifiera l'ordre propice à la conservation et à la fructification de nos valeurs de culture et de civilisation, en définitive, de notre vie nationale dans les cadres de la vie canadienne. Il ne nous suffira pas, pour vivre, de résister aux influences extérieures, de protester, de revendiquer, même avec raison. Cela peut être nécessaire, comme il est souvent des maux nécessaires. Vivre, c'est progresser. Si nous voulons parvenir à la plénitude de la vie nationale, il va nous falloir, comme tous les peuples vivants, nous dépasser nous-mêmes de génération en génération, d'année en année, de jour en jour : fortifier sans cesse nos positions intérieures, enrichir nos sources de vie — car l'épanouissement procède du dedans, non du dehors.

Tout cela suppose plus que le simple respect de droits constitutionnels acquis il y a soixante-quinze ou cent ans : une meilleure organisation économique, une plus solide organisation sociale, un usage plus fructueux de nos libertés politiques, des institutions culturelles plus rayonnantes, en définitive, des hommes de plus en plus forts, de plus en plus éclairés, de plus en plus aptes à se comparer, par la richesse de leur personnalité et la fécondité de leurs œuvres, aux hommes de n'importe quelle autre nationalité. Et nous voyons s'ouvrir ainsi à l'action nationale un champ autant dire sans limite — et combien fascinant pour une jeunesse désireuse de se transporter en action, de s'exprimer elle-même et au plus vite en des œuvres marquées au sceau de son esprit. Il y a en vérité assez longtemps que chez nous, parler national, c'est prendre figure de protestataires, d'éternels revendicateurs. Faire de l'action nationale, c'est d'abord, c'est avant tout, c'est essentiellement bâtir, édifier dans un certain esprit, selon une certaine ligne de pensée : en définitive, c'est interpréter les idées directives de sa personnalité, s'interpréter soi-même en regard des faits. Le jour où cette notion de l'action nationale aura triomphé dans les esprits, l'ère du nationalisme, voire du patriotisme verbal sera close et celle du patriotisme agissant s'ouvrira.

* * *

A l'époque — déjà lointaine — où j'étais jeune, une singulière théorie avait cours en notre bonne province : le grand péril, c'était le courant d'air ; l'air de la nuit, en particulier, était réputé nocif.

Ce fut l'ère des maisons closes, où tous les volets restaient fermés, où, à défaut de volets, on mettait à l'intérieur des fenêtres un épais papier opaque, où la terreur des courants d'air menait aux pires extrémités.

De Nevers voulut qu'on ouvrît les volets, qu'on enlevât le papier opaque.

Minville va plus loin. Il ouvre les fenêtres toutes grandes. L'air entre. On respire. L'odeur de renfermé s'évade. C'est un adieu à la tuberculose, à la neurasthénie, à la timidité, au resserrement en soi-même, à la crainte. C'est un langage d'adultes.

Je ne dis pas que ce langage plaira à tout le monde. L'une des réflexions de Minville laisse poindre une mélancolie, celle-ci :

Si nos collèges et écoles nous donnent des générations de jeunes gens portant au sommet de leur esprit pareille conception du succès personnel, nous pourrions répondre en très grande partie déjà du sort de la nation canadienne-française. En dépit de la faiblesse de ses effectifs, elle sera grande et forte et rayonnante de la force, de la grandeur d'âme de chacun de ses fils (t.I. p. 105).

C'est là le plus beau commentaire d'un mot de l'écrivain de Nevers, qui disait: « Il faut que chacun des descendants des soixante-cinq mille Français de 1760 compte pour un ».

Minville donne ainsi une lourde responsabilité aux collèges et aux écoles. On ne peut se dispenser d'affronter ce problème. Il s'est posé bien avant aujourd'hui. Il se posait le jour où parut le fameux Rapport de Durham. Il y avait en ce temps-là des collèges dont les professeurs ne pouvaient pas ignorer ce Rapport, aussi étonnant que volumineux.

Ce document parut en anglais à Londres en janvier 1839. Il fut traduit en français et parut dans nos journaux, l'un de Montréal, l'autre de Québec. La traduction parut ensuite en brochure à la portée des bourses les plus modestes. On a donc dû le lire. Il me paraît que la lecture provoqua seulement un réflexe de défense, si ce n'est sur le plan politique. Attitude défensive, toujours. Il y avait pourtant à tirer de ce Rapport une doctrine positive, une directive.

Durham reconnaissait à notre peuple l'esprit spéculatif, et aux Anglais du Canada l'esprit pratique. Il y avait là un avertissement concernant l'avenir. Nous pouvions, certes, choisir de rester « spéculatifs », et je crois bien que ce fut là le choix des éducateurs du temps.

Les Anglo-Canadiens cultivaient mieux que nos gens; ils tiraient plus de la terre: leurs animaux faisaient prime sur le marché. Ils exploitaient les forêts et en tiraient richesse. Ils accordaient plus d'attention aux Forges du St-Maurice que n'avaient fait nos ancêtres.

C'était un avis à nos éducateurs du temps. C'est alors, en 1840, qu'il aurait fallu fonder des écoles d'agriculture, de mines, de pêcheries, de sciences forestières, des écoles techniques. Ces sortes d'écoles ne sont venues que bien plus tard, au vingtième siècle, soixante ans ou plus après l'avertissement, sauf l'école d'agriculture et même en ce cas les élèves furent peu nombreux pendant de longues années.

Nous faisons venir de France des professeurs de droit. Nos jeunes prêtres allaient en France étudier la littérature et les sciences spéculatives. Nous aurions pu accorder quelque attention aux sciences pratiques, mais nous ne l'avons pas fait. Pendant ce temps-là, nos richesses naturelles passaient sous la coupe des Anglais, des Anglo-Canadiens, des Américains. Ceux-ci y mettaient du capital argent, mais encore plus de la science qu'ils apprenaient dans leurs écoles et dans leurs collèges.

Lorsque, vers 1920, sur l'ordre du Recteur de Laval, j'allai dans une paroisse, un dimanche, prêcher la nécessité d'aider l'Université à préparer des hommes capables d'assurer la prospérité économique de notre peuple, le bon curé me regarda avec étonnement et me dit avec autant de simplicité que de conviction: « La chaire d'église n'est pas la place pour des sermons de ce genre-là ». Il serait bien surpris de voir aujourd'hui fonctionner la faculté des sciences sociales, politiques et économiques.

Nos éducateurs d'autrefois — pourquoi ne pas l'admettre? — n'ont pas vu le problème. De ce fait, ils ont beaucoup retardé notre avancement. N'en faisons pas un regret stérile. Notre devoir est de faire mieux, et c'est à quoi monsieur Minville nous convie.

Il ne s'étend pas plus qu'il ne faut sur nos origines et sur notre passé. En cela, il s'accorde avec de Nevers.

Il pourrait parler de « petit peuple », comme Garneau, car nous le sommes encore si nous tenons compte surtout de la proportion numérique; mais il estime que c'est là une considération secondaire.

Il ne nous considère pas comme un peuple « faible », car il sait nos forces disponibles et nos atouts.

La politique que monsieur Minville envisage pour nous, ce n'est plus la simple conservation, la survivance, le resserrement en soi-même, la crainte; au contraire, c'est le plein épanouissement.

Notre idéal, ce n'est plus la simple défensive, mais bien une vigoureuse offensive.

* * *

1848, année où parut le dernier volume de Garneau, avec sa conclusion, celle dont nous avons analysé une partie. 1947, année où paraît le livre d'Esdras Minville. Un siècle, et quelle différence de pensée! On pourrait presque l'intituler: *Du romantisme au positivisme*.

Le romantisme nous a fait du tort. Il nous a tenus longtemps dans l'enfance, une enfance dont nous ne sommes pas complètement sortis. La coupe d'Atala et les larmes de René nous ont anesthésiés en une sorte de sommeil, et nous bâillons encore. Un bon bain de sain réalisme, voilà ce qu'il nous fallait pour nous éveiller complètement. Le livre de Minville, pour incomplet qu'il soit, — du propre aveu de l'auteur, — pourrait bien être cette douche salutaire.

Réfléchissons, toutefois, qu'entre l'anesthésie et la douche, il a passé tout un siècle. Nous sommes donc un peu comme Rip Van Winkle revenant en son village après un séculaire sommeil.

Nous avons subi un long retard. A nous de le reprendre, avec énergie et avec célérité, les yeux fixés sur l'avenir plus que sur le passé.

Arthur MAHEUX, ptre

Economie de l'abondance

Les problèmes sociaux et économiques sont de plus en plus à l'ordre du jour et les ouvrages qui en traitent se multiplient sans cesse, trouvant des lecteurs toujours plus nombreux. Comme notre revue a pour but d'aider à la saine orientation des lectures, sans se limiter à un genre en particulier, il convient que nous jetions un regard sur un rayon bien garni, afin de distinguer certaines tendances actuelles en philosophie sociale et en économie politique.

Remarquons d'abord que tous ceux qui s'intéressent aux questions sociales et économiques, surtout les jeunes, les étudiants, devraient se faire un devoir de lire avant tout, les encycliques et les discours des Papes sur le sujet, de même que les applications qu'en font les évêques à leurs diocèses respectifs, par lettres, mandements, exhortations; ils devraient se faire un devoir de relire ces textes, de les étudier, de les méditer, et prendre la résolution d'y revenir sans cesse tout le long de leur vie comme à la doctrine fondamentale qui, seule, peut assurer le salut de la société. Qu'ils joignent à ces lectures primordiales, quelques ouvrages de maîtres reconnus en sociologie chrétienne, sans oublier l'histoire de l'Eglise, si riche de leçons lumineuses et opportunes à une époque où tant de réformateurs réduisent la primauté du spirituel à une primauté du social, d'un social matérialisé.

* * *

Les tentatives de renouvellement de la doctrine sociale et économique que nous nous proposons d'étudier sont fonction de ce qu'on appelle *l'économie de l'abondance*. Or, en raison de la nouveauté et de la hardiesse de ces conceptions économiques qui chambardent les cadres et les principes de l'économie classique, il n'est pas superflu de montrer au lecteur, par des citations appropriées, qu'il ne s'agit pas uniquement des lubies de théoriciens extravagants. Le monde est en pleine transformation, le temps historique nous emporte à un rythme accéléré, en quelque cent ans l'univers a plus progressé que pendant des milliers d'années; il est pour le moins imprudent, devant la grandeur des événements qui s'annoncent, de négliger de prendre connaissance des conclusions auxquelles arrivent des gens qui tentent sérieusement d'ajuster les doctrines aux faits.

* * *

Lors d'une conférence¹ donnée à l'Institut Pie XI de Paris le 5 février 1935, Mgr G. Vanneufville disait:

[...] Y eut-il jamais un temps où l'abondance des biens naturels, où l'opulence des récoltes aient semblé comme une catastrophe pour le régime des richesses? « Les vaches maigres sont de-

¹ Suhard (Mgr) [et autres], *la Continuité pontificale*. Conférences prononcées à l'Institut Pie XI (6^e session). Paris, Bonne Presse, 1935. 282p. 19cm.

venues les vaches grasses... », comme l'a écrit, dans *la Croix*, avec un humour cruel, le spirituel écrivain qu'est Jacques Debout. Premier indice, sans doute, que le désordre économique est l'effet d'un désordre plus grave encore: il nous fait entrevoir déjà, au principe de la désagrégation sociale, une carence morale. Comment ne pas se demander, en effet, si l'insuffisance des consommateurs dans le monde n'est pas un démenti tragiquement écrasant aux prévisions du malthusianisme? On craignait qu'avec l'accroissement normal des populations les subsistances mondiales ne suffiraient plus. Les hommes ont paré ce danger, et de quelle façon! La Providence, elle, a été fidèle au rendez-vous qu'elle avait donné à la vie, voulue, préparée par elle. Mais notre Père, qui est dans les cieux, n'a point trouvé les fils auxquels il avait assuré la pâture: il se les est vu refuser par ceux à qui il n'a jamais cessé de dire: *crescite et multiplicamini et replete terram*.

« C'est une explication. Elle est réelle. Elle n'est pas complète toutefois. Car enfin, il n'y a pas que les biens naturels dont la surabondance trouble l'ordre économique existant. Il en va de même pour les produits industriels. [...] »

Et que d'autres témoignages attestent, en dépit de l'obstination des économistes classiques à continuer à penser en fonction d'une époque de *rareté*, cet avènement d'un âge économique nouveau, d'une *économie de l'abondance*! Citons-en encore quelques-uns qui peuvent aider le lecteur à mieux comprendre, sinon à accepter, certaines nouveautés en économie politique.

Dans son appel aux « citoyens du monde » et à ses « compatriotes » le 6 juillet dernier, le président de la république argentine, le général Juan Peron disait:

« [...] Nous connaissons bien les besoins du monde; nous devons remplacer la misère par l'abondance, sans toutefois tomber dans l'impardonnable confusion de convertir l'aide en charité: [...]. La misère et l'abondance, la paix et la guerre ne peuvent plus être des facteurs coexistants dans le monde. [...] »²

Par ailleurs, le même gouvernement déclarait dans un projet³ de paix intérieure et extérieure présenté aux ministères des affaires étrangères d'Amérique et au Saint-Siège, au nom du gouvernement et du peuple argentins, le 7 juillet 1947:

« Les peuples et gouvernements réaliseront l'équilibre et la tranquillité internes par le respect des droits inhérents à la personnalité humaine, par la création d'une *économie d'abondance* (les

² Traduction française de Don José de Nobili, M.A., parue dans *le Devoir*, juillet 1947.

³ Voir *le Devoir* du 23 juillet 1947.

italiques sont de nous), par la corroboration des droits des travailleurs et par l'organisation des formes et moyens de compréhension spirituelle. »

Enfin, dans un article⁴ intitulé *l'Evolution économique de l'humanité*, et paru dans *La Croix* du 20 juin 1947, monsieur P. Monin, après avoir rappelé les progrès de la machinerie grâce à laquelle l'homme a réussi à multiplier sa puissance mécanique par le coefficient quatre-vingts, écrit :

« Première conséquence, heureuse : nous pouvons produire maintenant tout ce qui est nécessaire à la vie confortable des hommes, en telle quantité qu'il y aurait de quoi en distribuer à chacun une part convenable ; en trop grande quantité même, puisqu'on empêchait hier les cultivateurs d'ensemencer autant de blé qu'ils voulaient, puisqu'on payait des vigneron pour qu'ils arrachent leurs vignes, puisqu'on jetait à la mer des sacs de café et des balles de coton, puisque les fabricants ne savaient plus à qui vendre leurs automobiles.

« Deuxième conséquence, désastreuse : on aura de moins en moins besoin du travail humain. Le chômage n'est pas le résultat passager d'une crise cyclique, c'est le résultat fatal d'une collision entre l'avènement subit d'un règne nouveau — l'abondance par la technique — et l'ordre social ancien.

« [...] Il faut un régime nouveau, hardi, aussi différent de l'ancien que l'ampoule électrique diffère de la chandelle de suif. [...]

« Quel sera ce régime nouveau ? La réponse ne peut vous être utilement donnée que si, d'abord, vous acceptez sans contestation ce fait indéniable : notre capacité illimitée de production, grâce à un progrès subit et foudroyant de la technique. Il ne sera pas difficile, ensuite, de trouver des hommes compétents, de valeur et de probité incontestées, capables de prendre l'abondance par les cornes et de l'obliger à répartir entre tous, y compris les enfants, les vieillards et les infirmes, et sans nuire aux situations acquises, un minimum de vie confortable. [...]

Devant ces longues citations et qui, de plus, commencent un article, je crois devoir souligner que j'ai tout à fait négligé le souci de faire œuvre personnelle pour tâcher d'éveiller la curiosité et l'intérêt sur une question de première importance. Au Canada comme ailleurs, en effet, l'esprit humain n'échappe pas au travers de trouver plus dignes d'attention les propos de voix étrangères, surtout sur un sujet qui, comme l'avènement de l'abondance, semble tabou parmi les penseurs officiels.

(à suivre)

Théophile BERTRAND

⁴ Cet article était lui-même un extrait du Bulletin paroissial de Jouarre (Seine-et-Marne).

Comment lire pour tirer profit de ses lectures

I. Avant la lecture.

1. Chercher à connaître l'auteur du volume: par des biographies, des publications précédentes.
2. Chercher à connaître le but de l'auteur: pour cela, lire la préface, la table des matières du volume.

II. Pendant la lecture.

1. Dispositions à éviter:

- a) Une trop grande passivité: Il faut lire avec intérêt et curiosité, l'esprit et le cœur en éveil. La semence ne germe que difficilement dans une terre où aucun sillon n'est ouvert.
- b) Une trop grande réceptivité: Les esprits faibles ne savent pas réagir devant un livre: ils prennent tout ce qu'il présente, le vrai et le faux. C'est la marque d'une âme faible aussi que de se laisser dominer par toutes les impressions que peut provoquer une lecture.

2. Conseils pratiques:

- a) Lire avec attention (attention affective et attention intellectuelle): Il faut concentrer toute l'activité de son cœur et de sa tête pour capter le message de l'auteur. — Pour cela, il faut la solitude et le silence, sinon extérieurs, du moins dans l'intime de l'âme. Un esprit dispersé, un cœur agité, font de mauvais lecteurs.
- b) Lire avec compréhension: Faire effort, lutter contre la paresse naturelle de l'esprit pour comprendre aussi profondément que possible la pensée de l'auteur. Les lectures faciles ne sont pas les plus formatrices ni les plus enrichissantes.
- c) Lire avec un esprit critique: Juger la pensée de l'auteur avant de l'accepter. La juger en regard d'elle-même pour en découvrir la cohérence. La juger en regard des connaissances précédemment acquises, et de ses convictions personnelles. Discuter avec l'auteur avant d'admettre son point de vue.
- d) Lire en assimilant: Comme l'aliment, la lecture doit, pour nourrir et fortifier, être assimilée. Pour cela, lire lentement, se ménager des pauses, des instants de réflexion pour intégrer la pensée de l'auteur, ce qu'elle

contient de neuf et de vivifiant dans sa pensée personnelle, dans le trésor de ses connaissances ou de ses convictions.

L'annotation d'un volume peut aider l'attention et faciliter l'assimilation.

III. *Après la lecture.*

1. Essayer de résumer, de mémoire, la pensée de l'auteur.
2. Retracer, par écrit, en une synthèse cohérente et aussi complète que possible, le plan et le résumé du volume. Classer le tout dans la filière de ses notes afin de pouvoir, un jour ou l'autre, bénéficier de nouveau des connaissances procurées par cette lecture.

Sous le coup des événements, un mode de propriété tend à disparaître, le mode qui correspondait à l'organisation capitaliste du monde. Par exemple, que devient le droit du propriétaire en face du droit du locataire, soit à la ville, soit à la campagne? Que devient le droit de la métropole en face du droit des colonies? le droit du propriétaire d'une usine en face du droit de ses employés ou des ouvriers? Il y a certainement une évolution des droits et une révision nécessaire des traités, de la justice et des contrats, qui font une part trop large au capitalisme libéral. Il y a des timidités qui sont facilement des trahisons.

Cardinal SALIEGE.



Le long de la route¹

Sous le pseudonyme de Sylvain se dérobe un de nos meilleurs écrivains du terroir. Il a déjà écrit *Dans le bois*, dont la seconde édition accompagne la parution de son deuxième ouvrage: *Le Long de la Route*. M. l'abbé Tessier affirme dans la préface que ces deux œuvres « chantent et exaltent les deux éléments les plus représentatifs de la patrie canadienne: la forêt et la terre ». J'ajouterai que le trifluvien les chante avec un rare talent d'artiste. *Le long de la route* restera un pur joyau dans l'écrin du terroir canadien.

On a répété trop souvent que tout avait été dit sur les mœurs rurales du Québec, que les écrivains ressassaient les mêmes fadaïses assommantes, enfin que les sujets du terroir avaient été vidés de leur intérêt. A la remorque des faux prédicants de nouveautés souvent malsaines, bien des esprits, préjugés contre nos traditions et tout ce qui sent le chez nous, ont décrié nos écrits sur la terre. Eh bien, non! C'est une fausseté d'affirmer que la source littéraire qu'est la campagne canadienne avec toutes ses belles coutumes est tarie: *Le Long de la route* vient de prouver le contraire de façon magistrale; un immense terrain inexploré attend les observateurs sérieux. Sylvain aura rendu un fier service à la nouvelle génération en lui découvrant un filon inestimable. Son secret? c'est qu'il a vu avec des yeux neufs de vieilles choses; il a su observer d'un regard perspicace ce que tout le monde regarde d'un œil distrait.

* * *

Voyons un peu en détail le contenu de l'œuvre. A la table des matières, figurent dix contes d'une inégale longueur. Sylvain décrit les choses: *la Vieille Route*, dont la vie se mêle à l'existence des campagnards; *l'Ancienne Maison*, qui est de race du sous-sol au pignon; *l'Orme*, « qui étale sur l'herbe une nappe de fraîcheur »; enfin *le Soir dans les champs*, dont « l'ombre bouche les claires-voies des clôtures ». Il brosse aussi de saisissants portraits des gens: de l'aïeule dans *le Grand-père* et du quêteux dans *le Vieux*. Enfin il scrute les sentiments des bêtes: le lecteur prend contact avec le chien *Major*, la jument *Coquette*, les poules dans *A la dérobee*, et même avec une truie sympathique dans *Douze petits goret*s.

¹ Sylvain; *Le long de la route*. Dessins de Rodolphe Duguay. Fides. 1946. 150 p. ill. 22.5cm. \$1.00 (\$1.10 par la poste).
C84-3

A la lumière d'un goût bien personnel, tentons un choix parmi ces textes savoureux. Je choisis en premier lieu *la Vieille route*, « qui filait à l'aventure son bonhomme de chemin, » ne manquant jamais « d'aller voir de près, à en frôler les perrons, toutes les fermes, pauvres ou cossues semées sur son parcours » (p. 11-12). L'auteur se plaît à nous présenter le visage différent de la route selon les saisons. Au printemps, d'abord, « quand au pied des croix de bois chaulées » (p. 14), durant le mois de mai, les terriens récitaient le chapelet. L'été, elle « s'éveillait aux mugissements des bœufs » et aux courses folles « de la bande joyeuse et échevelée des petits [...] les lèvres barbouillées de rire et de mélasse » (p. 16). L'automne, « pour mieux marier son lit aux guérets qu'elle traversait, la vieille route se ridait d'ornières profondes en guise de sillons » (p. 13), et l'hiver, « elle se paraît d'une broderie de balises » (p. 17).

Le Vieux est un autre texte qui émerge, à mon sens, par la richesse du fond et de la forme. Un parallèle entre le chemineau d'antan, qui avait « le métier dans la peau », et le quêteux d'aujourd'hui sans sac, ni bâton, qui subit son destin en grommelant, nous amène au portrait du « chemineau authentique, vrai fils de la poussière et fier de l'être » (p. 48). Sylvain a « photographié » le mendiant de jadis. Cette page est magnifique. Il n'a rien oublié: la besace de rigueur, le bâton « compagnon inséparable », les repas, la sieste, « cette règle sévère », enfin tout est raconté avec bonhomie et exactitude.

Leurs pieds chausaient des bottes ou des souliers terreux, sans couleur, aux semelles racornies, aux pointes larges, retroussées comme des proues de galères.

Les pantalons en accordéon, cuirassés aux genoux de pièces disparates, se portaient rentrés dans les bottes ou relevés sur la jambe en étalant des franges mousseuses.

L'habit était à l'avenant: défroques indescriptibles, tigrées de taches vénérables; les reprises maladroites, avec du fil blanc ou rouge, tenaient lieu de rubans et de galons de service (p. 51).

Les chiens de ferme, le saviez-vous, étaient les grands ennemis des chemineaux que les ménagères accueillaient avec sollicitude pourtant.

La répugnance des chiens pour les étrangers et les guenilles s'exagérait à leur approche... Les plus petits en deux bonds sautaient au bord du chemin et, les pattes raidies, le poil du cou en bataille, se mettaient à aboyer féroce. Les grands chiens bâtards, allongés sur le sable sous les perrons, s'éveillaient en grondant, les crocs mauvais, puis, s'étant étirés, les yeux pleins de sommeil et de mauvaise humeur, se campaient résolus au pied des marches (p. 55).

Le plus connu des quêteux du canton de Sylvain était « Le Vieux »: cet étranger au passé inconnu, instruit et poli, marchant d'un pas digne, mais peut-être incroyant. Un jour on le trouva pendu à la branche d'un chêne. Quel pathétique dans le récit de ce suicide, de l'alerte dans le village, de l'enquête et de la sépulture!

A la dérobee est un tableau qui me plaît par son naturel et sa naïveté. Cette scène croquée sur le vif (voir p. 129) raconte avec quel soin l'aïeule s'est chargée du poulailler. La grand-mère est aidée dans sa besogne par son petit-fils Jeannot « doué d'un flair particulier » pour dénicher « les cachettes des pondeuses » (p. 135). Il n'y eut que la « Caillette » pour déjouer les recherches du garçonnet et de la vieille, et un bon jour la coquine « sortit de dessous la cuisine d'hiver [...] à la tête de dix poussins déjà gaillards, solides et bien en plumes » (p. 137).

La dernière fugue de Major, le chien errant, renferme aussi des pages à signaler. Ce texte est truffé de réflexions pittoresques sur la vie des bêtes de la ferme, et sur les sentiments du campagnard envers ses animaux « qu'il aime comme on aime des associés indispensables » (p. 92). « Chaque bête, dans son petit royaume bien ordonné, a droit à son abri et à sa pitance en raison de ce qu'elle peut rapporter » (p. 91).

Jamais aucun auteur canadien n'a surpassé Sylvain pour décrire la vie des bêtes à la campagne et surtout le rôle du chien de ferme parmi le troupeau.

Coquette est l'histoire d'une vieille jument de 26 ans, « qui a usé ses reins » aux durs labeurs de la terre et qui meurt à la fin, « toute harnachée ». Dans ce texte, le passage du fermier dans l'étable mérite un arrêt:

Au bruit sec de la levée du crochet qui retient la barrière à claire-voie, c'est un han-han suivi d'un martellement de sabots. [...] Un hennissement mi-joyeux, mi-gourmand salue le maître qui franchit le seuil: des poules perchées sur les poutres et les cloisons étirent le cou à gauche, deux vaches perdues dans l'alignement des compartiments déserts [...] cessent de ruminer et tournent vers la lumière des yeux glauques et des museaux dégoulinants de bave (p. 114).

Le maître a jeté des fourchées de foin dans la mangeoire des vaches. Puis il est allé derrière les stalles, a levé le couvercle de la boîte à avoine, d'où un rat s'enfuit, échappant, par un cheveu, à un vigoureux coup de botte. Les trois chevaux trépanant, le cou tendu d'impatience, se sont vu verser une double portion d'avoine qu'ils devorent jusqu'au dernier grain, sans sortir la tête de la mangeoire (p. 117).

Ce dimanche là, monsieur le curé avait permis de rentrer le foin menacé de pourrir. Alors au lieu d'atteler « *Coquette* », comme d'habitude, pour conduire les femmes et les enfants à la messe, on l'emploie pour traîner le grand râteau: ce sera la dernière journée de besogne et d'existence de la vieille jument.

La « *Coquette* » de Sylvain fait penser à la jument grise dans *les Rapaillages* de M. le chanoine Lionel Groulx; notons une variante à l'avantage du maître de « *Coquette* »: plus humain, au lieu de vendre « la compagne de ses labeurs » à un guenillou, il choye sa vieillesse.

Je m'en voudrais de ne pas souligner aussi la poésie des courts morceaux: *l'Orme* et *le Soir aux champs*. Sylvain possède le talent d'enjoliver les choses les plus banales, telles une clôture ou une faucheuse (Cf. p. 5).

Signalons enfin ce qui peut-être des faiblesses dans *Chez grand-père*: l'intérêt s'accommode mal, ce me semble, de la banalité des souvenirs du vieillard, de plus, l'aventure de la Grand-Me-naille ne serait-elle pas un peu macabre? Elle me semble détonner dans l'ensemble si serein et si paisible du volume. Ce sont là des peccadilles sur lesquelles on peut sans doute légitimement différer d'opinion avec moi.

* * *

Les qualités de cette œuvre sont remarquables.

Sylvain ne piétine pas sur le terrain des redites; il a fait table rase de ses souvenirs de lectures et a taillé dans du neuf. Il a observé les gens et les bêtes de la ferme avec un cœur remué d'émotion mais surtout avec des yeux neufs, « des yeux doubles » comme l'a si bien dit H. Biron: « Non seulement peint-il les objets dans leur détail minutieux, mais on a l'impression qu'il les place sous nos yeux, les dépose dans notre main » (*Le Devoir*, samedi, 14 déc. 1946).

Pendant le robuste écrivain de la Mauricie n'a pas seulement déniché des trouvailles dans l'invention, mais aussi dans l'expression. Les caractéristiques de son style sont l'originalité, la naïveté, la simplicité, le coloris et la poésie. A l'appui de cette affirmation je citerai quelques extraits épars.

Voici, quant à l'originalité, d'heureuses alliances de mots: mordre d'une dent affamée, tricoter d'une broche engourdie, faire provision de nouvelles fraîches, emmitoufflé dans un manchon de neige, etc., etc. La naïveté, elle, est une qualité qui perce à toutes les pages: « [...] les plus vieilles [...] se balançaient le torse au rythme de la prière » (p. 15). Puis venaient « les jeunesses égrenant les rires clairs sous les chapeaux de paille » (p. 14).

Que de simplicité dans ces lignes: « [...] bons poulains, solides de jarrets et d'encolure, francs de collier et pas rétifs pour un sou! » (p. 115.) [Les corneilles] « retournent, satisfaites, se percher dans le boqueteau qui leur tient lieu de village » (p. 149). Et d'autres et d'autres.

Comment ne pas souligner enfin le coloris de la phrase! « [...] l'hiver enrobe les troncs de cristal et passe aux doigts des branches ses anneaux de pierreries [...] » (p. 142). « Deux lourds chevaux aux attelages lisérés d'écume traînent la faucheuse, nonchalamment, en balançant la tête en cadence. La machine cahote sur les mottes, égrène le staccato métallique de son couteau qui glisse au ras du sol, en mordant dans les foins drus. Les épis vacillent un moment sur leurs tiges, puis tombent et se couchent en rangs successifs; et la faucheuse s'en va lentement, dessinant sur la face du champ comme une longue balafre » (p. 143).

* * *

On pourrait multiplier presque à l'infini les exemples sur l'élégance de l'écriture de Sylvain, « cet écrivain de choix ». Cette

brève étude ne donne qu'une mince idée de l'opulence littéraire de *le Long de la route*, vraiment un fruit succulent du terroir québécois. Les tableaux de la vie pastorale chez nous consacrent la réputation de Sylvain, qui a « écrit quelques-unes de nos pages les plus puissantes sur la psychologie paysanne » (H. Biron).

Rolland LEGAULT

*Propos sur la montagne*¹

LE cloisonnement de la pensée, chez trop d'écrivains, semble trahir un manque de maturité incontestable. Dans la formation de ces esprits à compartiments, on remarque une activité intellectuelle intense, voire fébrile, qui entraîne d'abord la dispersion et ensuite, par contre-coup psychologique, une manière d'hermétisme à plusieurs plans du savoir humain. Les résultats de ce manque d'unité intérieure sont désastreux et la crise actuelle de la civilisation en témoigne tragiquement. Même si des réactions salutaires s'esquissent dans bien des milieux, le conflit n'est sans doute pas près de s'éteindre entre l'humanisme véritable et l'étroitesse de la spécialisation mal comprise.

Un ouvrage de monsieur Edouard Montpetit est bien fait pour dissiper la morosité de telles réflexions. Il s'agit, en effet, d'un humaniste de franche lignée, qui sait prendre le temps de dire des choses inutiles, le temps de perdre son temps. Je ne suis pas sûr, d'ailleurs, de ne pas reprendre ainsi l'admirable boutade de Maritain sur la métaphysique: « la plus urgente inutilité ». Le lecteur se retrouve en pays intégralement humain à lire l'harmonieuse leçon que monsieur Montpetit a tirée de son inépuisable dialogue avec la vie, qu'il doit encore interroger avec une souriante perspicacité.

¹ Montpetit (Edouard); *Propos sur la montagne*. Essais. Montréal, l'Arbre, 1946. 177p. 19.5cm. \$1.00 (\$1.10 par la poste).

Quels sont au juste ces « propos sur la montagne »? On serait tenté de les réduire à une simple étude des phénomènes économiques et sociaux. Mais la pensée si souple et la culture si longue de monsieur Montpetit dépassent bien vite ces frontières qui, on le sent bien, ne sont que prétexte à une mise en marche vers de plus hautes préoccupations. Parti de quelques symptômes fort significatifs, son regard extraordinairement clairvoyant se pose avec hardiesse sur le monde actuel tiraillé entre des idéologies auxquelles il oppose les valeurs qui vont en définitive le sauver de l'ornière matérialiste. Une singulière information apporte une précieuse confirmation aux conclusions du penseur. Monsieur Montpetit ne pose ni au spécialiste, ni au statisticien: les faits et les chiffres n'ont qu'une valeur de confirmation; il plaide simplement la cause d'un sain réalisme intellectuel: « La complexité de la vie moderne exige en effet, de la part des citoyens, quelles que soient leurs fonctions, beaucoup de connaissances et beaucoup de souplesse d'adaptation. Nous sommes saisis, entraînés par le mouvement économique et ses réactions sociales, et comme disloqués de notre vie intérieure. Il reste de moins en moins de place pour la méditation et la pratique des vertus spirituelles dont les exigences se font pourtant plus impérieuses à mesure que le fameux progrès matériel nous domine et nous emporte. Il y a fléchissement. » Il faudrait insister sur ce diagnostic averti.

Mais les phénomènes contemporains, si inquiétants et si importants soient-ils, ne retiennent pas tous l'attention de l'auteur. Ici entre le jeu subtil de la vertu de choix. Au premier plan, qui est celui de son livre, monsieur Montpetit approche ceux-là qui modifient immédiatement notre mode de vivre, ou sont susceptibles d'apporter un réactif nouveau. Il ne faudrait pourtant pas croire que les « propos » sont une succession plus ou moins heureuse de tableaux rassemblés sous le seul titre d'une méditation prolongée. C'est un bilan, avec en moins la sécheresse d'une odieuse comptabilité. Plus même: une cruelle prise de conscience pour ceux que le mot *responsabilité* peut encore émouvoir.

Je m'en voudrais de dépasser la pensée de l'auteur, qui possède par-dessus tout le sens des nuances. Entre les divers jalons de son livre, me paraît toutefois circuler une puissante continuité sous-jacente. Les hommes, et les conditions économique-sociales où va s'insérer leur action voilà les deux pierres de touche au moyen desquelles nous allons connaître l'orientation d'une civilisation.

Double culture, latine et anglo-saxonne, tels sont les pôles culturels entre lesquels nous oscillons, sans que nous puissions tout à fait nous arrêter à l'un ou à l'autre: « Rapprochés par le sort des armes, nous suivons chacun notre voie, sans nous confondre, sans nous connaître; et sans apprécier la richesse que chacun porte en soi, qui demeure comme un bienfait négligé, une chance perdue. » La po-

sition d'équilibre se trouve singulièrement gênée par des comportements économiques différents analysés dans le chapitre *Quantité et qualité*, qui capte en pleine vie le jeu de cette oscillation. Cette étude est peut-être la plus pénétrante de l'ouvrage, parce qu'elle esquisse à grands traits une fresque comparée des civilisations européenne et américaine, dont les valeurs complémentaires peuvent assurer non seulement des échanges féconds entre l'ancien monde et le nouveau, mais même la formule mesurée d'un humanisme sauveur.

On rencontre ensuite ceux qui vont s'emparer de ces richesses sociales, pour les mettre au service de la personne humaine. Qui donc va donner une direction, un dynamisme acceptable? *L'Elite*. Si l'on veut que cette « élite » soit à la hauteur, il faut qu'elle retrouve les caractéristiques de la vraie supériorité. En un mot, il lui faut avant tout du *Caractère*. De telles exigences nous obligent à reviser nos méthodes de formation, d'éducation. L'on touche alors du doigt l'extrême importance de ces tâches, de ces devoirs, en raison de leurs prolongements sociaux.

A quelle discipline, à quelle doctrine fondamentale vont se vouer ceux qui veulent participer à ce grand œuvre? La *Confirmation* — celle de la doctrine sociale catholique — nous donne le sens véritable d'une économie politique et culturelle humanisée, qui unit en un faisceau lumineux les valeurs humaines, pour les hausser jusqu'aux valeurs spirituelles. L'auteur couronne ici sa magnifique synthèse.

J'ai retrouvé dans ces pages l'ironie légère et le charme discret des cours d'Economie politique. Monsieur Montpetit pensait-il à la question plus savoureuse que malicieuse de Diogène? Qu'il se rassure. Son livre est d'abord une inquiétude, et c'est suffisant. J'en ai lu de plus savants ou de plus prétentieux. Le sien est tout simple et toujours à l'affût d'une parcelle de vérité. Il n'écrase pas, il entraîne. Cela s'appelle une garantie de probité intellectuelle.

Maurice BLAIN

Henry de Montherlant
ou
la purulence d'une intelligence
très vive

Chapitre II

Pitié pour les femmes ¹

Vous n'avez même pas le mérite de l'originalité, . . . vous n'êtes qu'un pauvre snob du décadentisme et de la pourriture, un simple suiveur des Gide et des Proust, ces imbéciles, pourris de cérébralité, de stérilité, d'esthétisme, au lieu de faire honnêtement leur métier d'hommes, d'être des hommes utiles aux autres, à leur patrie [. . .] (p. 148).

Ces paroles qu'une femme jette à la figure du Costals (le héros principal du roman), nous sommes tentés de les adresser à Henry de Montherlant lui-même. Elles ne sont peut-être pas si loin de la vérité, même si elles sont prononcées dans un moment de mauvaise humeur. Vraiment, nous éprouvons du dégoût en reprenant cette étude pour laquelle il nous faut grand courage.

L'intelligence d'Henry de Montherlant se vautre dans la boue. Il n'y a pas ce *conflit* entre la chair et l'esprit dont parlait Mauriac et que nous citions dans notre article précédent ², conflit qui légitime à un certain degré certains romans délicats: non! Montherlant a définitivement abandonné la lutte pour se complaire dans la description des satisfactions de l'instinct.

« Il faut me prendre, dit Costals ³ avec mes dépendances, les écuries et les latrines » (p. 70). Disons mieux: « Il faut le prendre dans ses dépendances, les écuries et les latrines », et alors nous comprendrons ce deuxième volume.

¹ Montherlant (Henry de): *Pitié pour les femmes*. Paris, Grasset, 1936. (Réimpr. par Variétés.) 286p. 19cm.

84-3

Mauvais

² Voir Lectures, sept. 1947, p. 20.

³ Costa des *Jeunes Filles* devient Costals, parce qu'un nommé Pierre Costa « avait pris ombrage, estimant qu'une confusion pouvait être créée » (p.8).

L'INTRIGUE DU ROMAN

Les deux tiers du livre décrivent les longues rencontres souvent obscènes de Costals et de Solange Dandillot, couvertes de hautes considérations intellectuelles dont nous verrons la valeur à l'instant. Puis, Costals se venge d'Andrée Hacquebaut, qui l'agace par ses poursuites, en se moquant d'elle devant Solange cachée derrière un rideau.

Dans la dernière partie, Costals fait la connaissance du père de Solange, un homme meurtri par la vie: le vieux Dandillot a semé le bien autour de lui, mais il le regrette avant de mourir; il ne comprend plus rien à rien, il ne croit pas en Dieu, ce qui ne l'empêche pas de voir le prêtre avant de trépasser, pour suivre la coutume sans doute.

DÉBAUCHE D'IDÉES

Il se dégage de l'âme de Costals des odeurs si putrides que l'auteur rappelle, comme il l'a fait en tête des *Jeunes filles*, qu'il a peint en Costals un personnage que, de propos délibéré, il a voulu inquiétant, voire par moments odieux. Et que les propos et les actes de ce personnage ne sauraient être, sans injustice, prêtés à celui qui l'a conçu (p. 7).

Devant la même affirmation, nous reprenons la même remarque: ce point de vue est inacceptable. Ce n'est pas avec de telles restrictions qu'un auteur peut s'excuser de jeter aux quatre vents n'importe quelles idées. Bien des romans ont sans doute plus fait pour le désarroi de la France que toute une armée de saboteurs ennemis.

De fait, dans le pseudo-roman qui nous occupe quelle abondance de faussetés! Comme pour les *Faux-monnayeurs*⁴ d'André Gide, il faudrait prendre presque chaque page en particulier et en montrer les sophismes et les erreurs. C'est un véritable débordement d'idées. Elles se perdent dans toutes les directions: amour, religion, bonheur, Dieu, science, etc. . . Un véritable tumulte d'eau trouble qui bouillonne et brouille tout à plaisir!

L'AMOUR

La jeune fille a raison de craindre: l'auteur redit son vieux slogan de l'homme « espèce pauvre en amour » (p. 27). « Un jour, [pense Costals de Solange], j'en aimerai d'autres, de nouvelles! Je suis de la race vagabonde des hommes » (p. 112.)

C'est pour cela qu'il faut avoir pitié des femmes, que les hommes recherchent d'une manière égoïste sans pouvoir les aimer profondément.

Vous êtes passé trop près de moi. [lui écrit la dédaignée Andrée Hacquebaut], vous avez accroché dans votre courbe cette petite étoile seulette que je suis et vous l'avez brûlée de votre lumière. De bonne

⁴ Voir Lectures, juin 1947, p. 200.

foi, je veux encore le croire. Homicide par imprudence. Vous m'avez annihilée: je ne suis pas humiliée, je ne suis pas déchirée, je suis conservée. Vous m'avez rendue impropre à la vie courante. Je suis comme une de ces vieilles choses dont les antiquaires vous disent: « C'est beau ça. Ça vaut cher. Moi, je ne peux pas vous l'acheter, ça n'a pas cours en ce moment. Mais c'est beau, ne le cédez pas. » Je sais que j'ai une valeur, mais je suis inutilisable. Et je finirai par me prendre en dégoût, et peut-être me détruire, comme on finit par prendre en dégoût, et quelquefois détruire, ces choses que les antiquaires trouvent si belles, mais qu'ils n'achèteront pour rien au monde. Inutilisable, oui. A cause de vous, j'ai frustré sans remède l'homme qui pourrait venir maintenant et désirerait en moi un être intact: je lui donnerais une enveloppe vide. C'est exactement comme si j'avais eu un amant ou un mari; ma virginité morale n'existe plus (p. 40-41).

Même Solange, que Costals désire tant pour le moment, a peur que cette affection ne s'éteigne. « Le sentiment qui dominait en M^{lle} Dandillot, depuis qu'elle aimait, était la crainte que Costals ne l'aimât pas assez et ne l'abandonnât » (p. 46). Et Costals consigne dans son carnet: « Comme l'apprenti-sorcier, j'ai déchaîné cet amour vierge, cet élément insensé dont je ne suis plus maître » (p. 186).

LE MARIAGE

Notre « héros » envisage avec effroi l'idée de son mariage avec Solange:

Il sentait bien qu'il avait traité Solange en fiancé, et qu'il était impossible qu'elle ne s'en fût pas rendu compte. Pour la première fois, il envisagea qu'il aurait peut-être la faiblesse d'enfourcher un jour l'hippogriffe nuptial avec elle, si elle se décidait à en avouer le désir. Il savait, de certitude, que ce serait là folie pure. Il savait que le mariage, dont il avait toujours dit, comme Don Quichotte: « Il n'est pas possible que j'aie seulement la pensée de me marier, fût-ce avec l'oiseau phénix », serait la ruine de sa destinée: en tant qu'écrivain, par les obligations, l'usure nerveuse, le besoin d'argent, la perte de temps qu'il fait naître; et en tant qu'homme, parce que l'indépendance était pour Costals une nécessité aussi absolue que l'air même qui le maintenait en vie. L'hippogriffe, une fois enfourché, ne pouvait le conduire qu'aux enfers (p. 73-74).

L'apparition de la famille amenait toujours en lui trois réflexes. Effroi de l'hippogriffe menaçant: « Je les vois venir! » Sentiment du ridicule, le ridicule étant inhérent pour lui à l'idée de famille. Hargne, car il ne pouvait que détester les parents, qui représentaient l'ennemi possible (p. 124).

LA MÈRE

D'ailleurs, dans le mariage, les mères ne sauraient élever leurs enfants.

Quant à moi, dit Costals, j'ai un fils, et il est ce que j'aime le plus au monde. C'est pourquoi j'ai voulu qu'il fût *préservé de la mère*⁵. J'ai fait en sorte que sa mère n'eût aucun droit sur lui. Et j'ai mis auprès de lui une femme *qui n'est pas sa mère*; comme cela, il a chance de s'en tirer. Vous savez que les divinations des chattes ne les empêchent toujours de dévorer leurs petits: c'est là un grand symbole. J'ai empêché mon petit d'être dévoré (p. 156).

⁵ C'est Montherlant lui-même qui souligne.

LA RELIGION

Après la famille, c'est au tour de la religion d'être bafouée. Moquerie de la confession:

Le jour où un, puis deux confesseurs posèrent [à Solange] des questions qui lui déplurent, elle cessa de se confesser du tout. Sa religion devint la religion de la plupart des catholiques: elle consista à aller à la messe le dimanche... L'habitude de ne plus se confesser augmenta encore la force qu'elle avait de garder pour soi tout ce qui la touchait intérieurement... De cette date (où elle cessa de se confesser), elle devint plus intelligente et plus consciencieuse (p. 15-16).

Comme Satan, chaque fois que le Nom trois fois Saint apparaît, Costals entre dans une crise. Ecoutez sa conversation avec Dandillot père mourant:

— Moi, croire? siffla Costals, avec un atroce mépris.

— Les hommes, répondit Dandillot, comme les peuples, ne cessent de décliner du jour où ils ont entendu parler de Dieu. Qu'il y ait une lie morale de l'humanité qui ne puisse se passer de religion, qu'y puis-je? Mais vous si vous avez une religion, au moins ayez-en honte, et cachez-la.

— Vous allez mourir (continue à « siffler » Costals). Est-ce que vous ne pourriez pas vous occuper de quelque chose de plus important que Dieu? Vous me disiez tout à l'heure que vous aviez été un homme sain. Un homme sain ne s'occupe pas de Dieu (p. 178).

Et plus loin réflexions de ce genre:

Je ne crois à rien. Et c'est parce que je ne crois à rien que je suis heureux. Bonheur de l'homme sans Dieu⁶ (p. 180). Etc..., etc...

« ESPRIT » DOUTEUX

Si Montherlant relève toutes ses insanies avec une pointe d'esprit, il faut avouer que parfois cet esprit est fort douteux. « Il se force », dirait-on au Canada.

Un mystique change souvent de femmes, puisque l'attachement à une créature est ce qu'il y a de plus contraire à la vie spirituelle (p. 44).

La Vérité est, ipso facto, répréhensible et passible des règlements de police, puisqu'elle se promène nue, comme on sait (p. 112).

C'est une grande loi, qu'on n'est plus tout à fait un, quand on est deux. Si Dieu a dit: « Malheur à l'homme seul! », c'est parce qu'il avait peur de l'homme seul. Il l'a affaibli par le couple, pour l'avoir à sa merci (p. 122).

Si Dieu était, il serait par définition intelligent, et, s'il était intelligent, il n'aurait jamais fait du définitif (p. 180).

A la lecture de passages semblables, on se rappelle la parole du vieux philosophe du XVIIIème siècle: « On ne demande pas à une montre de marcher vite, mais de marcher juste ». Il serait difficile de dire que Montherlant a ici l'esprit juste!

LE « PROFOND » PSYCHOLOGUE

Cependant, tout n'est pas mauvais dans ce livre. Si Montherlant n'est pas du tout le « profond » psychologue qu'on veut

⁶ On reconnaît la parodie de la sublime parole de Pascal: « Misère de l'homme sans Dieu. » On dirait que, chez Montherlant, le souvenir de la foi perdue revient toujours, quoi qu'il fasse pour l'oublier et la haïr.

nous faire « avaler », il y a des descriptions de caractère qui ne manquent pas d'intérêt. Elles sortent de sa plume lorsqu'il travaille « à froid », et que son « démon » le laisse ouvrir en paix. Le caractère de Solange est assez bien mené. Encore pourrait-on apporter plus que des réserves à une affirmation comme celle-ci: « Il n'y a unité de caractère que chez les êtres fabriqués; tout ce qui reste naturel est inconséquent. Le trait principal de M^{lle} Dandillot était d'être naturelle » (p. 17),

Mais quel sondage profond du cœur humain trouvez-vous dans ce passage?

Souffrir est toujours idiot: c'est un des plus criminels bobards répandus par les chefs de masses (par politique), et repris ensuite par les littérateurs (par bêtise), que souffrir soit quelque chose de grand et de distingué (p. 31).

Qui pourrait voir dans les lignes suivantes la sagacité fulgurante du génie?

Un homme qui saurait qu'il n'est pas de souffrance d'amour qu'un *vraiment* bon repas ne dissipe, au moins quelques heures, un homme qui saurait que le courage physique et moral, que l'inspiration poétique, que le dévouement, que le sacrifice peuvent dépendre d'un bon repas, — que le sublime de l'âme peut être dû à la chair pourrie d'animaux morts, un homme qui saurait cela, il ne faudrait plus essayer de *la lui faire*. Mais l'homme qui est sur le point de savoir cela, se dérobe pour ne pas le savoir. Et, s'il le sait, il fait comme s'il ne le savait pas. Car il faut maintenir les Nuées...

Costals tenait qu'il n'y a que les esprits bêtes, et les faux philosophes, pour concevoir la vie comme un combat (p. 47-48).

IMPRESSION GÉNÉRALE

A part deux ou trois idées qui tiennent encore (les femmes savent aimer; l'amour des parents pour les enfants est pur), Costals ne croit plus à rien. Dans les questions de la vie, de la souffrance, de la mort, de Dieu, c'est la destruction et la négation de tout principe. « Il ne croyait pas que le bien fût préférable au mal » (p. 114). Ce n'est même plus du désespoir: c'est la haine contre tout, et surtout contre soi-même; c'est le mépris de tous ceux qui ont essayé de sauver l'humanité en lui donnant des raisons de sourire à travers ses larmes. D'où l'acharnement contre Pascal: « Je hais les gens qui ont peur de mourir, comme Pascal » (p. 173). Il ne reste plus qu'une chose: quelques fichues joies charnelles et bestiales avant l'anéantissement définitif, le nihilisme.

Paul GAY, c.s.sp.

¹ C'est Montherland qui souligne.

Hollywood dans l'objectif

LES *Fiches documentaires* (publication bimensuelle belge, rédacteur en chef: abbé R. Kothen), dont on connaît le vivant intérêt et le sens averti des exigences apostoliques de l'heure, publiaient, dans leur numéro 30, 15 août dernier, la fiche suivante. Ce texte, qui signale le fructueux travail des catholiques américains dans le domaine cinématographique en même temps qu'il ouvre de prometteuses perspectives, est également fort suggestif au sujet de certaines tâches qui s'imposent dans le domaine littéraire. — N.D.L.R.

« *Le Comité International Catholique du Cinéma va publier incessamment en volume le compte rendu du Congrès qui s'est tenu à Bruxelles en juin 1947. Nous donnons ici un extrait du rapport présenté par M. William H. Mooring, rédacteur du The Tidings de Los Angeles et Hollywood.*

Comme vous le savez, une nouvelle dimension a été ajoutée à l'écran par l'invention du film parlant vers 1927. Au début, ce nouvel instrument paraissait une sorte de jouet. Et pourtant il gagna la sympathie de nouveaux millions dans le monde entier et amena une augmentation de presque le double du public des cinémas. Dès que les fêtes de nouveautés furent passées, le public commença à se demander comment le film parlant allait se développer en conformité avec les règles dominantes de l'art dramatique théâtral?

A cette époque, les véritables dirigeants de l'industrie (et il n'y en avait pas beaucoup) commencèrent à comprendre que, afin d'assurer la qualité des films et de maintenir des règles saines du divertissement cinématographique, il était indispensable pour Hollywood de créer un organisme capable de réglementer la qualité morale et culturelle de ses produits. Le code de production, actuellement en vigueur, en est le résultat.

Déjà avant, il y avait des tentatives isolées de contrôler la qualité des films ces tentatives n'ont pas abouti, partielle de préservation du bon goût. Cependant ces tentatives n'ont pas abouti, partiellement, en raison de l'absence d'un instrument définissant d'une manière suffisamment claire, les qualités désirées, ou

disposant de forces de contrainte à l'égard des personnes refusant de se soumettre à une réglementation bénévole.

En 1934, la Motion Picture Producer's Association demanda à un prêtre jésuite, Rév. Père Daniel Lord, rédacteur du *The Queen's work* à collaborer avec Mr. Martin Quigley, un éminent catholique laïque, éditeur d'une revue corporative de New-York, afin de rédiger ce qui pourrait devenir un code applicable dans la pratique. Le code de production qui est actuellement suivi par Hollywood et adopté par certains autres pays, dont la Grande-Bretagne, fut alors rédigé. Bien qu'écrit par des catholiques, ce ne fut aucunement un instrument catholique. Ce fut et c'est toujours, en réalité, un ensemble de règles, avec leur motivation. On espérait sincèrement que ce code serait supporté et respecté par toutes les personnes de bonne volonté et ayant un sens moral, qu'elles soient catholiques, protestantes, juives ou non croyantes.

A la même époque, en automne 1934, les Evêques américains ont décidé, dans leur sagesse, d'organiser ce qui s'appelle actuellement la *Légion de Décence: National Legion of Decency*. Cette *Légion de Décence* qui, actuellement, englobe tous les catholiques des Etats-Unis, devait agir comme une sorte de policeman, pour faire respecter les dispositions du code. Elle devait, en outre, conseiller les catholiques et tous les autres, même non-catholiques, qui voudraient savoir quels sont les films qui respectent ou qui violent ces dispositions. Ce fut à cette époque que la *Légion de Décence* organisa un

groupe de personnes pour visionner les films récréatifs et pour les classer dans les quatre catégories suivantes:

Catégorie A:

sans réserves pour tous les publics et pour la récréation familiale.

Catégorie A 2:

sans réserves pour adultes.

Catégorie B:

dont certaines parties appellent des réserves et qui, sans être entièrement mauvais, présente certaines conclusions contre lesquelles les catholiques doivent être avertis d'avance dans leur conscience.

Catégorie C:

film entièrement condamné, qu'aucun catholique ne devrait voir.

Les Evêques américains ont décidé à cette époque que la Commission de visionnement soit recrutée dans la section cinématographique de l'Association des Etudiantes qui s'appelle *International Federation of Catholic Alumnae*. Ceci confia l'entière responsabilité du visionnement des films de Hollywood aux femmes diplômées des collèges catholiques dont l'autorité morale intellectuelle est inattaquable.

Pendant les treize années qui se sont écoulées depuis, ces dames ont accompli une tâche vraiment gigantesque et ceci d'une façon absolument bénévole. Il n'est pas impossible que dans un temps assez proche leur responsabilité soit partagée avec quelques hommes, bien que déjà par le passé, toutes les fois qu'il y avait des objections sérieuses à faire contre un film, on le présentait, en seconde vision, à des théologiens, avant de prendre la décision définitive.

Pendant et depuis la guerre, les scénaristes sont arrivés à une plus grande subtilité dans la présentation des questions idéologiques. Les scénarios, devenus une force morale, politique et culturelle, exigent actuellement de la part des personnes appelées à les apprécier, la plus grande et la plus universelle expérience.

Je vous citerai plus tard quelques exemples de ce que je comprends par

cela, mais je voudrais d'abord traiter d'une autre phase de l'activité de la *Légion de Décence* qui me paraît encore plus constructive.

Le comité cinématographique des Evêques américains estima qu'il était plus facile d'éliminer les éléments indésirables des scénarios pendant que ceux-ci sont encore au stade préparatoire, provoqua la nomination, par Son Excellence l'Archevêque John J. Cantwell de Los Angeles, d'un prêtre de grande valeur et très compétent, R. P. John J. Devlin au poste de secrétaire de la *Légion de Décence* pour Hollywood. Pendant les treize dernières années, le Père Devlin avait comme tâche peu enviable, de conseiller les producteurs de Hollywood, sur les films à tourner. Aucun écrivain, ni aucun producteur qui lui demanda conseil, ne le fit en vain. Et coopérant souvent avec Joseph I. Breen, le chef de l'administration du code des producteurs, le Père Devlin a réussi à éliminer beaucoup d'éléments mauvais des films américains et à les faire remplacer par une action saine et récréative. Permettez-moi de vous en donner un seul exemple:

Après l'immense succès du film de Leo Mc Carrey avec Bing Crosby dans *Going my Way* qui, après avoir coûté à la Société Paramount un million de dollars, lui a déjà rapporté huit millions de dollars de recettes, la Société R.K.O. demanda à Mc Carrey, de tourner un nouveau film avec Bing Crosby, sous le titre *Les Cloches de Sainte-Marie*.

Avant de se mettre au travail, Mc Carrey demanda au Père Mc Carthy rédacteur en chef du journal archidiocésain catholique *The Tidings* de Hollywood, s'il pensait qu'un film sur les religieuses pouvait avoir du succès. Le Père Mc Carthy répondit par l'affirmative. Carrey me demanda alors de lui suggérer le thème général du film.

Je dis que, selon moi, il n'y avait qu'une seule manière de faire jouer à cette vedette le rôle du prêtre tout en racontant une histoire sur les religieuses, et notamment, de placer l'action dans une paroisse où le prêtre serait à la fois pasteur et chef d'une école dont les Sœurs assuraient les responsabilités courantes et les soins aux enfants.

Pendant plusieurs mois, Mc Carrey hésitait entre différentes idées. Il envisageait une histoire sur l'action catholique parmi les jeunes délinquantes. Il pensait à une autre histoire sur une école de jeunes filles dont une élève envisagerait la vocation religieuse avec l'encouragement du prêtre, tandis que la Sœur Supérieure la lui déconseillerait. Cependant, en fin de compte, il est revenu à notre suggestion primitive et, comme vous le savez, *Les Cloches de Sainte-Marie* ont été situées dans une école paroissiale américaine. Il se peut qu'en voyant *Les Cloches de Sainte-Marie* en Europe, vous pensiez n'avoir jamais auparavant rencontré ou avoir entendu parler de Sœurs comme celles-là. Il est même possible que des Sœurs telles que la présente Ingrid Bergman soient excessivement rares, même dans les couvents des Etats-Unis d'Amérique. Il me semble cependant que l'effet final du film fut bon, car il a contribué à rapprocher l'idée d'une religieuse de l'ensemble du public, en révélant la grandeur et la diversité du travail accompli par les religieuses.

Je crois pouvoir dire, tout en parlant officieusement, que l'opinion catholique des Etats-Unis d'Amérique s'engage à coopérer avec l'industrie cinématographique de Hollywood ou de tout autre pays, pour la production des films qui reflètent fidèlement les principes d'une démocratie chrétienne. Les 28.000.000 de catholiques américains se sentent liés par la *Légion de Décence* à donner leur appui uniquement à ceux des films qui mettent en valeur les normes d'une société chrétienne et à refuser leur clientèle à tous les films qui ne le font pas.

J'ai à peine besoin d'insister dans cette partie du monde que les valeurs culturelles du cinéma exercent une influence sur l'esprit humain, non seulement au point de vue des problèmes d'ordre moral, mais également d'ordre politique. A l'heure actuelle on examine officiellement à Hollywood la question de la propagande communiste dans les films. J'ai la ferme conviction que l'industrie cinématographique américaine, dans son ensemble, ne désire pas voir les films utilisés comme moyen de propagande politique. Il

est cependant indiscutable qu'il existe à Hollywood une clique puissante et bien organisée particulièrement parmi les scénaristes qui, tout en étant soit communistes, soit leurs amis, sont décidés à promouvoir en toute occasion possible l'idéologie communiste à travers les films.

Il est probable qu'ils ne feront plus des scénarios comme *Mission à Moscou* qui fut un camouflage de l'histoire et qui présentait une image entièrement fautive du développement de la puissance soviétique. Ils préfèrent plutôt introduire des éléments secondaires, inspirés par la gauche, dans de nombreux films d'apparence inoffensive. Leur but est de préparer l'esprit des masses dans la méfiance à l'égard du système de la liberté d'entreprise, de contribuer à un manque de respect à l'égard des chefs et à créer une sympathie en faveur des points de vue extrémistes syndicaux. Je cite dans cette catégorie des films aussi importants que *The Best Years of Our Lives*, *The Farmer's Daughter* et *The Night Is Long* que vous n'avez peut-être pas encore vus. Il faut cependant vous préparer à un grand nombre de sujets ayant pour but d'accomplir par des méthodes dont on connaît facilement l'origine, une fonction identique à ce qui fut déjà accompli, avec des résultats désastreux dans vos pays européens pendant la phase initiale de la guerre, l'activité de la 5^e Colonne. Vous pouvez, en même temps, vous attendre au manque des films mettant en lumière la sainteté du foyer, la nature sacramentelle du mariage et l'honnêteté en affaires et en diplomatie, tandis que le divorce sera représenté comme une soupape de sûreté sociale naturelle, la fidélité est ridiculisée et les lignes de conduite immorales ou amORALES sont présentées comme justifiées et même désirables.

Nous avons devant nous la tâche immense de combattre ces tendances par la seule force de l'opinion publique. Bien que la coopération avec les producteurs de films pendant les premiers stades de la réalisation peut obtenir des résultats excellents dans le bon sens, je crains que le boycottage effectif des films inacceptables ne se révèle comme le seul remède définitif.

Comment l'obtenir? D'abord naturellement tous les films doivent être correctement appréciés à l'usage des millions de catholiques et des non-catholiques qui reconnaissent les principes chrétiens. Il n'est pas facile d'évaluer d'une façon juste et uniforme les qualités morales et culturelles de trois à quatre cents films par an. Cependant, si vous organisez une commission de visionnement, ces membres actifs doivent représenter toutes les classes des catholiques intelligents et bien dévoués à Dieu.

Ensuite si ce travail doit avoir quelque valeur, il faut qu'il existe une organisation complète du clergé et des laïcs assurant que les cotes morales, une fois établies, soient scrupuleusement et avec unanimité acceptées et respectées. Aux Etats-Unis: les Evêques demandent par la *Légion de Décence*, le renouvellement annuel de l'engagement solennel de tous les catholiques pratiquants par lequel ils promettent de se tenir éloignés des films cotés par la *Légion de Décence* comme nuisibles au point de vue moral. Une pratique de ce genre devrait être adoptée en Europe et dans les

communautés chrétiennes du monde entier. Il ne m'appartient pas de faire des suggestions afin de dire si en Europe vous avez à considérer uniquement l'influence directe des films au point de vue moral ou bien si vous pouvez élargir le but de votre activité afin d'y inclure l'influence que peut exercer indirectement sur la morale chrétienne la propagation, sous des formes variées et subtiles, d'une idéologie antichrétienne.

La presse catholique européenne devrait cependant être alertée sur la nécessité urgente d'interdire ses colonnes à une bonne partie de ses informations publicitaires fausses provenant de Hollywood lui-même. Il faut leur substituer des appréciations raisonnables et véridiques des films de Hollywood ainsi que des articles bien mesurés sur les vedettes, les écrivains, les metteurs en scène et d'autres personnalités en vue. A cette fin, nous, qui avons la possibilité d'observer de près l'activité de Hollywood, dans un esprit catholique comme je l'espère, nous avons l'obligation d'aider votre presse de toutes les manières possibles.

Les délinquants qui sont, pour la plupart, des débiles mentaux, sont éminemment suggestibles. Or, le roman policier les accoutume aux visions brutales, aux scènes sanglantes. Non seulement elles ne leur font pas horreur, comme aux enfants normaux, mais elles les attirent, exercent sur eux une fascination malsaine. L'un de ces enfants disait: « Je voudrais être chirurgien pour couper des jambes » faisait un contraste saisissant avec un petit garçon normal écrivant dans son journal: « Je voudrais être médecin pour guérir les autres. » On ne peut demander à de pauvres êtres dont le milieu familial a laissé se développer les instincts brutaux, d'éprouver ces sentiments fraternels. Du moins pourrait-on ne pas nourrir leur esprit de récits criminels.

Mario-Thérèse LATZARUS

Amitiés franco-canadiennes

LA « FRANCE TOTALE »

Nous publions presque en entier, dans les lignes qui suivent, le *Courrier de France de Pierre de Grandpré* paru dans le journal *le Devoir* du 5 juillet dernier. Après la lecture du précédent article, la France et nous, on appréciera d'autant plus un texte qui démontre l'intérêt de Français de plus en plus nombreux pour leurs cousins canadiens. Cet intérêt se manifeste non seulement occasionnellement, mais par des organisations permanentes, qui facilitent la connaissance réciproque et favorisent l'épanouissement d'amitiés fécondes.

Ces relations, ces contacts seront l'occasion de découvertes surprenantes et de joies délicates, profondes. Je me rappelle, pour ma part, le plaisir éprouvé il y a déjà près de deux ans, à fréquenter une famille française qui venait d'arriver à Montréal pour faire de l'enseignement. Mon impression dominante, après un dîner et une première soirée qui me semblèrent un instant, était celle d'avoir rencontré des parents dont les circonstances malheureuses nous avaient séparés d'hier. En dépit évidemment d'une formation et d'expériences différentes, tout attestait une mentalité identique sensible aux mêmes réactifs. La longue séparation ne semblait plus avoir laissé de traces sur des tempéraments qui se révélaient spontanément sous les alluvions impuissantes à les changer en leur fond. J'avais, avec un étonnement heureux, rencontré des frères, au sens strict du mot, et c'est avec émotion que je songeais à ce lointain ancêtre, Jean Bertrand de son nom, venu de *Martha* il y a près de trois cents ans, et dont j'imaginai déjà, avec mes hôtes, retrouver la trace en ce coin de Charente-Inférieure. Quel Canadien serait insensible à cette voix du passé, toujours si vivante en lui en dépit de la distance et du temps, en dépit d'un attachement indéfectible à la patrie canadienne?

Sans aucun doute, les Canadiens s'abonneront nombreux au *Bulletin de M. le Dr Georges Durand*, tout comme ils s'exprimeront de profiter des autres renseignements du passionnant *Courrier de Pierre de Grandpré*.

Théophile BERTRAND

Un médecin de campagne, né de famille chrétienne, mais ayant pendant plusieurs années abandonné la pratique religieuse, devient, sous l'influence du poète juif converti Max Jacob, catholique pratiquant et militant. Un jour, il y a de cela cinq ans, il feuilleta par hasard un petit livre de M. Georges Demanche sur le Canada, volume qui abonde en chiffres étayés de quelques commentaires: *Cinquante années de peuplement*. En cette période de débats nationaux pour son pays, voici qu'il se prend à se passionner pour la merveille de vitalité française que représente l'histoire du Canada français. Il lit Goyau, Garneau, tout ce qu'il peut trouver depuis 5 ans, il achète des livres, donne des conférences, écrit des articles de journaux, reçoit des Canadiens, augmente sans cesse sa con-

naissance des choses canadiennes.

Echanges amicaux

Ce médecin, père de famille, le Dr Georges Durand, s'emploie depuis quelque temps, en marge de ses occupations professionnelles à mettre sur pied un organisme d'amitiés franco-canadiennes, la société *Pays de Loire-Canada*.

Je note tout de suite, bien qu'il ne s'agisse là que d'un des moyens d'action, qu'il assume la tâche de publier, dès ce mois de juin, un bulletin périodique qui aura pour but de tenir les intéressés au courant de l'activité de cette association. Un abonnement à cette publication correspond à une adhésion. M. le Dr Durand a imaginé un moyen simple et pratique pour les Canadiens de s'abonner à ce bulletin: au lieu de

payer en argent, ce qui serait bien compliqué à cause des difficultés du change, il suffira d'adresser un volume intéressant et instructif sur le Canada. Tous ces volumes seront distribués ou réunis dans des bibliothèques, de façon à mieux faire connaître le Canada français à ceux qui, dans cette région de la France, s'y intéressent. Il s'agit donc, pour les Canadiens, de faire connaître leur pays tout en se renseignant sur cette Société.

Signalons, parmi les associations de ce genre qui existent en France: les *Amitiés franco-canadiennes de La Rochelle et du Centre-Ouest*, dont le président est monsieur Ernest Martin, 12 rue des Feuillants, Poitiers (Vienne); *Normandie-Canada*, dont nous avons quelquefois eu l'occasion de parler (M. Jacques Henry, président, 11, rue Joseph-Guillonneau, Lisieux, Calvados); et les *Amis de Montréal* (M. de Montgascon, La Flèche, Sarthe).

Je mentionne, avant de reproduire une partie du texte par lequel le Dr Durand définit les buts et les moyens d'action de son association, que toute personne au Canada désireuse d'établir une correspondance avec une personne française de la région de la Loire, n'a qu'à en adresser la demande à ce Dr G. Durand, à Saint-Benoît-sur-Loire, dans le Loiret. Les demandes françaises sont déjà nombreuses.

Je me fais aussi un plaisir de répéter une invitation du président de *Normandie-Canada*, qui me rappelle qu'un grand nombre de personnes françaises de sa région désirent entrer en correspondance avec des Canadiens ou Canadiennes, comme des centaines le font déjà. Il suffit, pour obtenir un correspondant en Normandie, d'en faire la demande à M. Jacques Henry, journal *Normandie*, 6, rue de l'Hôpital, Rouen, France. Il y a des centaines de demandes françaises.

Voici maintenant un large extrait d'un feuillet donnant les principales précisions sur la section orléanaise de l'association *Pays de Loire-Canada*, dont le romancier Maurice Genevoix, de l'Académie française, a bien voulu accepter la présidence d'honneur.

Le « Fait français » du Canada

Par le traité de Paris, 1763, la

France perdait le Canada, abandonnant sur les bords du Saint-Laurent 65,000 colons. Privés de toutes relations avec la mère-patrie, ceux-ci, s'accrochant au sol, se sont maintenus, multipliés, ont lutté et obtenu leur liberté.

Aujourd'hui, moins de 200 ans après, leurs descendants se comptent par plus de cinq millions: 3,500,000 au Canada même, 2,000,000 environ aux Etats-Unis.

« Il nous convient à nous Français de France, a écrit M. Maurice Genevoix, de ne jamais oublier ce qu'a été la vie, au long des siècles, sur le continent américain, de ce solide ilot humain, de cette colonie paysanne essayée de notre terre: vie de maintenance et de fidélité; vie difficile, patiente, tenace, de toute part et de toute façon menacée. »

Ces 3,500,000 Canadiens français sont pour la plupart groupés au sein d'un des neuf Etats de la fédération canadienne: la province de Québec, jouissant d'une grande autonomie avec son gouvernement, son parlement, ses institutions propres. La population de cette province est française dans la proportion de 80%, (pourcentage plus élevé dans les campagnes: jusqu'à 98%); elle a conservé notre langue, nos traditions, certaines de nos coutumes et notre foi.

Les deux grandes villes de Québec et Montréal sont le siège d'universités florissantes qui contribuent en Amérique du nord au rayonnement de la culture française.

Tel est le « Fait français » au Canada.

France et Canada

En France, malgré certains progrès depuis quelques décades, nous ignorons trop tout cela.

Pourtant l'épopée canadienne, de Cartier à Montcalm, est une des plus belles pages de notre histoire. Pourtant ces Canadiens sont nos frères de race; nous avons quinze siècles de passé commun.

Eux, n'oublent pas la France; leur devise est: « Je me souviens. »

Lorsque notre sol fut envahi, en 1914 comme en 1940, ils sont venus participer à notre victoire, ils nous aident à panser nos plaies de toute leur amitié agissante.

Malgré tout il y a entre nous comme un grand fossé que la distance seule n'explique pas. De notre côté, ignorance; du leur, connaissance incomplète ou insuffisamment renseignée, ou déformée.

France totale

On a discuté pour savoir si le Canada est une branche de l'arbre français ou s'il est devenu un nouvel arbre dont le destin est complètement distinct: ceci nous semble de la littérature.

Pour nous, Français de France et Français du Canada, malgré leurs allégeances différentes, constituent la « France totale ». Ils ont à accomplir par le monde la même mission spirituelle.

Nous mieux connaître

Nous devons nous connaître mieux pour travailler ensemble.

Nous ouvrirons aux Canadiens nos foyers pour leur montrer que, nous aussi, nous nous sommes « maintenus », que nous avons également cultivé — avec moins de densité peut-être — ces vertus familiales qui font leur force et leur fierté.

Nous les recevrons, non en étrangers, mais en parents aimés, que l'on retrouve après longtemps. Nous leur ferons visiter les richesses de notre patrimoine commun que nous avons su préserver; s'ils ont eu leurs luttes, nous avons eu les nôtres.

Il nous semble utile à l'épanouissement de leur culture qu'elle revienne librement s'alimenter aux sources mêmes de leur histoire.

Nécessité de se grouper

De chaque côté de l'Atlantique, il y a des Français conscients de tout cela; il faut qu'ils se groupent pour transformer leurs désirs confus en réalisations.

C'est sur le plan régional que l'action nous paraît le plus susceptible d'efficacité.

Voilà pourquoi nous vous proposons, aujourd'hui, d'adhérer à notre Association d'Amitiés Franco-Canadiennes: PAYS de LOIRE-CANADA.

Quelques-uns des buts que nous nous proposons

- 1) Apprendre à nos compatriotes

à mieux connaître le Canada: son passé, son présent; les tenir au courant de son évolution politique, économique sociale, intellectuelle, artistique et spirituelle; ceci par des articles dans les journaux et revues; la publication de bulletins périodiques; des conférences, présentation de films ou création de fonds de bibliothèque, etc...

- 2) Créer en Orléanais, d'abord, ensuite et par étape dans tous les pays de Loire, des centres d'amitié où les Canadiens de passage en France (étudiants, hommes d'affaires, journalistes, touristes, etc...) seront reçus en famille pour un repas, une journée, un week-end, quelques jours de vacances, etc., selon les circonstances et les possibilités de chacun.

Permettre aux Canadiens de visiter plus aisément nos richesses d'art et d'histoire, de participer à nos fêtes locales ou nationales, nos pèlerinages, nos expositions, etc...

- 3) Favoriser les échanges de correspondance entre Canadiens et Français de même profession, de même milieu; et, dès que cela sera réalisable, organiser des placements et échanges d'étudiants.

- 4) Maintenir avec les Canadiens un contact large et permanent. Recevoir leurs journaux, leur adresser les nôtres, les tenir au courant de notre activité.

- 5) Essayer de retrouver et de renouer les liens qui unissent certaines familles de notre région à des familles canadiennes.

* * *

Le principe essentiel de notre action est d'arriver à créer entre Français et Canadiens des liens individuels, véritablement familiaux.

C'est de cet échange qui s'effectue au foyer, autour de la table ou devant l'âtre, que naissent les sentiments d'amitié les plus durables. On s'aperçoit en recevant ainsi des Canadiens, que rien de grave au fond ne nous sépare: toute réserve tombe; les derniers préjugés s'il en est, s'évanouissent; et l'on s'émerveille de se rencontrer si semblables, qualités, défauts, désirs, aspirations, soif d'idéal — pour s'être si longtemps ignorés.

[...]

Pierre de GRANDPRE

Paris et le problème des lectures

"LIVRES ET LECTURES"¹

Livres et Lectures est le résultat de la fusion de diverses publications bibliographiques dont les principales étaient les *Cahiers du Livre* et la *Revue des Lectures*. L'idéal d'apostolat culturel que poursuivaient ces diverses revues profitera donc de ce regroupement de forces, de cette nouvelle coordination d'efforts autrefois dispersés.

Livres et Lectures sera désormais l'organe du Comité catholique du Livre, l'un des Services d'Information de l'Action catholique du diocèse de Paris. Le Comité catholique du Livre est chargé « d'assurer la coordination des Oeuvres diffusant les saines lectures et de renseigner le public sur la valeur morale de tous les livres qui paraissent » (*la Semaine religieuse de Paris*, 11 janvier 1947).

Tous ceux qui s'intéressent à la vie littéraire et au problème des lectures se doivent de s'abonner à cette publication dont les articles de fond, la documentation sur les périodiques, les films et le théâtre, et surtout les critiques des livres sont du plus vif intérêt.

J'ose maintenant vous faire part de quelques réflexions que m'a inspirées cette heureuse initiative des apôtres français du livre. En jetant un rapide coup d'œil sur la liste des principaux et nombreux rédacteurs de *Livres et lectures*, comment ne pas souhaiter qu'on comprenne davantage chez nous l'importance de l'apostolat intellectuel, en particulier d'un apostolat des lectures qui ne se contente point de la routine d'exhortations inévitables, de la rhétorique des grandes circonstances et des mots d'ordre à efficacité trop limitée, mais accepte de mettre patiemment la main aux tâches culturelles qui s'imposent?

Quand sera-t-il possible, par exemple, de constituer chez nous une équipe active, semblable à celle que présente la page 2 de la couverture de *Livres et lectures*, une équipe de gens qui joignent à leur culture, un sens apostolique éveillé et réaliste, qui les incite à lire régulièrement quelques ouvrages pour en donner la valeur? Est-ce qu'on ne lit donc plus aussitôt le cycle des études terminé? Ne lirait-on que dans un esprit individualiste, simplement pour satisfaire ses

¹ *Livres et Lectures*, Revue bibliographique mensuelle (*Cahiers du Livre—Revue des Lectures*). Issy (Seine), 184 avenue de Verdun, 48p. 21.5cm. Directeur: Pierre Cribier.

No 1; avril 1947.

goûts particuliers? N'y aurait-il pas moyen de joindre au souci de sa culture personnelle, celui de renseigner des milliers d'esprits qui ne demandent pas mieux qu'à être guidés dans leurs lectures? Est-il vraiment si difficile de coordonner ensuite le labeur de toutes ces bonnes volontés, de sorte que l'avalanche des journaux, des revues, des magazines, des livres qui déferlent sans cesse sur nous soit vraiment maîtrisée? Aurait-on la candeur de croire que l'affirmation de saint Thomas: « La charité spirituelle dépasse la charité matérielle autant que l'âme dépasse le corps », — affirmation que rappelait Son Eminence le regretté cardinal Villeneuve lors de sa conférence du 28 mai 1946 sur le problème des lectures — ne s'applique pas à l'urgence de ce grave problème?

Je ne voudrais pourtant pas laisser le lecteur sur cette note apparemment pessimiste, ce qui serait d'ailleurs tout à fait injustifié. Il faut nous réjouir du travail déjà accompli ici, des résultats tangibles que nous constatons tous les jours, et surtout remercier du fond du cœur tous ceux qui collaborent si généreusement à une œuvre dont ils garantissent le sérieux et le rayonnement. L'an prochain verra de nouveaux progrès et même, nous osons l'espérer, des réalisations qui combleront tous nos vœux.

Théophile BERTRAND

« Que ne brûlez-vous tous ces livres, s'écriait l'avocat d'un meurtrier; que ne demandez-vous le renversement de cet édifice où les scènes les plus effrayantes sont représentées? Avez-vous le droit de punir le mal né du mal même que vous laissez faire? »

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Volumes

PHILOSOPHIE

HAZARD (Paul).

La Pensée européenne au XVIII^e siècle. De Montesquieu à Lessing. Paris, Boivin et Cie [c1946]. 2 vol. h.-t. 23cm.
1 (09) "17"

Ce n'est pas tous les jours qu'il nous est donné de prendre acte d'un livre passionné où sont inscrites les variations d'une fièvre dont les effets se manifestent encore après deux siècles. Après avoir déroulé les fils ténus qui liaient « la conscience européenne », Paul Hazard, le célèbre et regretté historien de la littérature comparée, a voulu jeter la sonde au cœur même de cette conscience en retraçant les aventures mirobolantes de « la Pensée européenne au XVIII^e siècle », pendant la période bornée aux extrêmes par Montesquieu et Lessing.

Vérifier le sort des idées en sauvegardant impérieusement la fidélité à l'histoire ne s'avère pas le seul mérite qu'il faut reconnaître à M. Hazard. L'étonnante facilité avec laquelle il a su traduire le rythme même d'une vie intellectuelle dominée par les passions les plus violentes et la maîtrise brillante qu'il a déployée à rendre compte d'un spectacle ondoyant nous subjuguent à ce point que nous avons l'impression de vivre en contemporain de Voltaire et de Diderot.

Le spectacle se partage en trois parties reliées par l'unité d'une fermentation aussi vigoureuse que diverse. Nous assistons au « Procès du Christianisme » qui s'amorce dans la grande clameur critique de ceux qui répudient le passé ayant transmis une société branlante où les hommes sont malheureux. Le bouc émissaire de la tradition, c'est le Christ, et voilà qu'on l'accuse ouvertement au prix de toutes les audaces: il importe de détruire toute conception religieuse de vie et même de déraciner la Croix.

Après la destruction, il fallait reconstruire et les « illuminés » du XVIII^e siècle comptaient sur la force de leur raison, « ce joli privilège, » pour retrouver le plan de la nature, instituer un droit nouveau, créer une morale nouvelle, établir une politique nouvelle, mettre au jour une pédagogie nouvelle, en un mot édifier la « Cité des hommes ».

Mais le dynamisme même des idées nouvelles incluait un devenir inexorable aboutissant à des « désintégrations ». Bientôt Kant réfuterait Locke, Candide placerait dans « de beaux draps » la « Nature, amie de l'homme », le bon sauvage envahirait les salons et, sous l'instigation de Lessing, renaîtraient les « nationalités ».

Ceux qui veulent comprendre l'Europe actuelle feront bien de méditer sur les deux tomes de M. Hazard, car au XX^e siècle comme au XVIII^e, « l'esprit, voilà ce qu'est l'Europe. »

Yvon BLANCHARD

MARCIREAU (Jacques).

Je suis un initié. La clé des grands mystères. Poitiers, Editions Jacques Marcireau [1945]. 112p. 18cm.

133:248

Mauvais

Ce petit livre fait partie de la collection qui porte le nom de l'auteur et dont nous analysons, dans ce même numéro, quelques-uns des ouvrages.

Voici, d'après M. Marcireau lui-même, l'objet de cette collection.

« Cherchant comme tout le monde l'absolu et la vérité, nous les avons trouvés, non pas dans les enseignements officiels, dépourvus de toute vérité et de toute solidité, mais dans l'occultisme traditionnel.

« Mais si l'occultisme traditionnel contient la vérité absolue, celle-ci s'y présente aujourd'hui sous des formes déformées et mal interprétées.

« De la vérité absolue donc, nous tirerons, dans une sorte d'encyclopédie en quatorze volumes, des applications propres à toucher moralement l'européen occidental moderne, tout en restant dans l'orthodoxie traditionnelle. »

Il s'agit évidemment de l'orthodoxie occultiste et l'on ne sera guère surpris de trouver, dans ces ouvrages, toutes les fantaisies et les aberrations des œuvres de même farine.

Je suis un initié cumule à ce point les sottises de cette littérature pseudo-ésotérique, ou mieux grotesquement informe, si nébuleuse et si simpliste à la fois, qu'on se demande d'abord s'il ne s'agit pas de l'œuvre d'un farceur. Hélas, il suffit de parcourir les sources de l'auteur pour comprendre qu'il puisse être intoxiqué à fond et croire peut-être aux fantaisies qu'il déballe, en pratiquant lui-même sa technique d'auto-suggestion.

Bref, *Je suis un initié*, affiche une ignorance flagrante des rudiments de la vie spirituelle authentique, de la véritable sagesse, de la théologie et de la philosophie. On ne peut imaginer paquet plus hétéroclite d'erreurs de toutes sortes, de faussetés, de demi-vérités, de mensonges, de superstitions, de sottises, sur la nature, l'homme, la religion, la métaphysique, l'Église, les Jésuites (bien entendu!), le ciel, l'enfer, l'astrologie, le symbolisme, la clairvoyance, etc., etc.

Le pire me semble être l'emploi d'un vocabulaire vidé de sa signification ordinaire et qui peut tromper, sous son faux air de noblesse, les ignorants et les simples.

Ce livre entre dans plusieurs des catégories des ouvrages condamnés « de plein droit » par le Canon 1399.

Comment des gens responsables, des libraires supposés raisonnables, peuvent-ils se permettre de vendre, en plein Montréal, cette pacotille de fakirs manqués?

T. B.

TRUC (Gonzague).

De J.-P. Sartre à L. Lavelle ou Désagrégation et réintégration. Paris, Tissot [1946]. 220p. 19.5cm. \$1.50 (\$1.60 par la poste).

14

Pour adultes

Une vigoureuse dénonciation d'une philosophie — prolongée par une littérature — de la désagrégation, complétée par l'exposé des positions de Louis Lavelle, successeur de Bergson au Collège de France, sur le platonisme et la doctrine de la participation.

VIGNON (Paul).

Au souffle de l'Esprit créateur. Science et métaphysique thomistes de la vie. Préf. de Paul Claudel. Paris, Beauchesne, 1946. 202p. 23cm. (*Bibliothèque des Archives de Philosophie*).

151

Les intelligences avides de nourriture substantielle trouveront à plaisir de quoi s'alimenter dans ce puissant et neuf exposé de la science et de la métaphysique thomistes de la vie, écrit par « le plus original des savants » (Claudel), ancien professeur à l'Institut Catholique de Paris. L'étourdissante préface, de Paul Claudel, vaut déjà plus que le prix du livre.

THIBON (Gustave).

Ce que Dieu a uni. Essai sur l'amour. [Lyon] H. Lardanchet, 1946. 196p. 19cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).

157

Pour adultes.

« Toute vérité dissimulée devient vénéneuse », disait Nietzsche. On a trop longtemps ourdi une véritable conspiration du silence sur les réalités charnelles et spirituelles de l'amour conjugal. Il y a évidemment la manière de parler. Ce ton juste, aussi éloigné de la brutalité de tant de manuels « d'initiation » que des sourdines favorisées par des âmes pusillanimes, M. Thibon l'atteint sans effort inspiré par un profond souci d'unité.

MARCIREAU (Jacques).

J'enseigne l'art de vouloir, j'enseigne l'art d'agir. Méthode pour réussir dans la vie. 3^e édition. Poitiers, Editions Jacques Marcireau [1945]. 96p. 18cm.

159

Mauvais

Dès la première page, on constate que l'auteur ignore tout de la culture et de la vie catholiques, ou du moins qu'il n'en tient pas compte. Il prétend apporter au monde une méthode d'auto-éducation tout à fait nouvelle et vraiment efficace. Au fond, et il ne s'en cache pas, il ne fait que tenter de vulgariser les enseignements des Carton, Jagot, Carnegie et autres moins recommandables, et tombe dans les défauts et les outrances habituelles à ces sortes d'auteurs.

Il y a plus pourtant. Au bout d'une quarantaine de pages, on s'aperçoit qu'il s'agit, chez Marcireau, d'une des formes de charlatanisme les plus pernicieuses. Ce charlatanisme fleurit sur le culte benêt d'un orientalisme naïf, des sciences occultes et d'un matérialisme à faux nez spiritualiste. Qu'il suffise de dire que la religion est ici assimilée à l'occultisme, le miracle aux surprises du subconscient, Jésus-Christ à n'importe quel vulgaire guérisseur, la mystique véritable à la technique des yogis, la Foi théologale à la confiance du nègre en la toute-puissance de son sorcier.

On cherchera avec avantage dans d'autres ouvrages (ils ne manquent pas) l'art de vouloir et l'art d'agir.

Puisse M. Marcireau trouver un jour la voie des sciences orientales authentiques! Pour cela, il lui faudrait fréquenter de véritables savants, non pas les « occultistes » et les « psychistes » qu'il semble particulièrement affectionner.

Théophile BERTRAND

RAOULT (Dr F.).

Ce que pense de la vie un vieux médecin. Paris, Spes [1946]. 127p. 19cm.

171

Le docteur Fernand Raoult a déjà fait connaître ses impressions sur la vie dans un premier volume: *Vie subie, vie voulue*,

vie rêvée; il continue son travail, en nous livrant ses réflexions basées sur son expérience de médecin.

Il veut prouver que si notre vie ne dépend pas absolument ni exclusivement de nous, elle dépend quand même surtout de nous. Il faut donc en dresser le bilan, examiner ce qui est essentiel, faire plus ample connaissance avec soi-même, établir la différence entre ses vertus et ses défauts. Muni de ces renseignements, chacun traversera plus sûrement les moments périlleux et décisifs: l'adolescence, le choix d'une profession et l'entrée dans la belle vocation du mariage chrétien.

Roland GERMAIN

BIOT (R.), GOEDSEELS (L.), MERSCH (E.).

Intelligence et conduite de l'amour. 6^e édition. Paris, Desclée, de Brouwer [1945]. 136p. 19.5cm. \$0.90 (\$1.00 par la poste).

176

Pour adultes

Trois études, sur un rythme ascendant: *la question sexuelle et le mariage: La personnalité féminine et le mariage; Amour, mariage et chasteté.* Elles démontrent que les exigences physiologiques s'harmonisent avec les exigences psychologiques et les exigences naturelles avec les exigences surnaturelles du Baptême. Un petit livre qu'il faut lire.

GERMAIN (Abbé Victorin).

Le Point d'interrogation. Exposé sommaire du mystère de la génération humaine et des questions connexes, rédigé à l'intention des mères de famille [...] 6^e édition. Québec, 1946. 268p. h.-t. 20cm. \$1.00 (\$1.10 par la poste).

176

Pour adultes

La première partie du livre donne un exposé sommaire mais suffisant de l'initiation sexuelle. Des conseils judicieux aux parents, aux éducateurs constituent la deuxième partie. Les nombreuses lettres reçues par l'auteur prouvent que ce livre répondait à un besoin et a déjà fait beaucoup de bien. On ne peut donc que le conseiller chaleureusement à tous ceux qui ont le devoir d'initier la jeunesse à ce délicat problème. Pour rester fidèle à la méthode de l'auteur, qui veut une initiation privée et *progressive*, cet ouvrage ne saurait être mis inconsidérément entre toutes les mains. Mais il ne pourra que faire beaucoup de bien aux jeunes gens et jeunes filles qui sont à un âge où un exposé complet ne pourra que procurer apaisement et lumière. Les parents et les éducateurs resteront juges de l'opportunité de le prêter aux jeunes dont ils sont responsables.

L. KITTEL, c.s.sp.

GRÉMILLON (Dr Henri).

La Femme et l'amour. Etude médicale et morale. [Poitiers] Editions Jacques Marcireau [1945]. 62p. 18cm.

176

Mauvais

Salmigondis souverainement malsain. Répétitions, contradictions, assertions pseudo-scientifiques, soucis intermittents d'une sagesse faisandée, tout s'y trouve pour troubler l'esprit et aider à corrompre le cœur, malgré que l'auteur et l'éditeur prétendent être fidèles à la nature, vouloir sauvegarder la santé et le bonheur. Ce qui les sauve du détraquement absolu, c'est la fidélité à quelques lois naturelles fondamentales, dont seul pourtant le catholicisme peut assurer le respect général et durable. Nous n'avons que faire des conseils et des aveux de gens qui s'en prennent aux directeurs de conscience de l'Eglise, aux écrivains religieux les plus distingués, et qui, par surcroît, affichent leur ignorance de la pensée et de la discipline catholiques.

Enfin, au sortir de ces pages glaireuses, on peut légitimement se demander si, sous le couvert d'une certaine honnêteté (?) « naturelle », tous les ouvrages de cette collection n'ont pas pour but de corrompre, de suggérer les moyens les plus raffinés de jouir basement, d'éveiller la curiosité d'ouvrages érotiques et pornographiques trop complaisamment cités à la barre.

Dire que des nôtres contribuent à répandre cette pourriture!

Théophile BERTRAND

MARCIREAU (Jacques).

Catéchisme de l'amour. [Poitiers] Editions Jacques Marcireau [1946]. 81p. 19cm.

176

Mauvais

Le catéchisme de l'amour se caractérise par un naturisme grossier, teinté d'un stoïcisme inhumain et qui mène droit au nihilisme. Et c'est lui faire beaucoup d'honneur que d'employer ces termes à son sujet. Il montre une ignorance crasse de la vraie morale, même de la psychologie élémentaire: d'où des perspectives fausses, des faits arbitrairement choisis ou trop facilement généralisés, des erreurs multiples. De plus, le ton est souvent impudent et cynique, même incroyablement effronté. Il y a là un pêle-mêle inconcevable, où l'on trouve la justification de la maison close, des prétentions à la direction spirituelle (?), l'apologie de la théologie amoureuse hindoue, une conception stupéfiante des relations familiales, une attaque contre l'abbé Bethléem, et bien d'autres choses tout aussi disparates et inattendues. Si l'auteur ne semblait pas tellement se prendre au sérieux, on pourrait croire à une fumisterie de mauvais goût.

J'ose cependant croire que M. Marcireau découvrirait avec beaucoup d'étonnement la vraie théologie et la vraie philosophie catholiques. Il pourrait se délivrer alors de son syncrétisme bariolé, dans la découverte de la vérité libératrice. T.B.

MARCIREAU (Jacques).

Art d'aimer. [Poitiers] Editions Jacques Marcireau [1946]. 131p. 18cm.

177.6

Dangereux

Je suis un initié (dont on trouvera la critique dans le présent numéro) ayant été publié avant l'*Art d'aimer*, je me suis d'abord demandé si l'auteur n'avait pas subi une heureuse évolution entre la rédaction de ces deux ouvrages. En effet, après un début déconcertant, l'*Art d'aimer* présente sur l'amour des pages de très bonne venue et stigmatise des erreurs trop répandues. Malheureusement, cette orthodoxie relative, peut-être diplomatique, est trop souvent coupée de passages inacceptables, de réflexions qui attestent l'absence d'une doctrine vraiment raisonnable. Par endroits aussi, la marotte occultiste et primitiviste de l'auteur montre l'oreille. Comment peut-on d'ailleurs traiter sans grand danger de si délicats problèmes, en mettant l'apport religieux, l'enseignement catholique sur le même pied que les données de l'empirisme ou que les croyances et les coutumes des « bons sauvages »? T.B.

RELIGION

LUBAC (Henri de).

De la connaissance de Dieu. Paris, Editions du Témoignage chrétien. 87p. 19cm. \$0.75 (\$0.80 par la poste).

211

« Avez-vous songé qu'il n'y a rien de plus difficile que de parler de Dieu? » L'auteur, qui cite cette profonde parole, a tout de même osé la chose, pour raffermir ceux qui croient et toucher, qui sait? « ceux qui croient ne pas croire ».

RIGAUX (Maurice), s.j.

Les Appels du Fils éternel. La vie en esprit. Paris, Spes [1946]. 94p. 19cm.

226.1.07

Par ses admirables commentaires, l'auteur nous trace un magnifique programme de vie: esprit de prière, soumission de notre volonté, abandon à la Providence, union avec tous les membres du Corps mystique, pardon des offenses, acceptation des épreuves et désir de la gloire de Dieu.

Ces pages feront certainement un grand bien aux âmes avides de méditer sur les liens qui les unissent avec Dieu, Père du Christ et en même temps Père des hommes, comme le rappelle si bien la prière par excellence: le Pater.

Roland GERMAIN

CHAMBAT (Dom Lucien), o.s.b.

Présence et Union. — *Les missions des Personnes de la Sainte-Trinité*, selon saint Thomas d'Aquin. Abbaye de S. Wandrille, Editions de Fontenelle [1943]. 202p. 22.5cm.

*231.016

Les maîtres de spiritualité qui avaient prestement assimilé l'enseignement du Père Ambroise Gardeil, o.p. dans *la Structure de l'âme et l'expérience mystique*, afin de s'assurer le voisinage de la théologie de saint Thomas, en seront quittes pour leur thomisme. Un moine bénédictin vient, en effet, de livrer, dans un modeste ouvrage, le fruit de ses longues et minutieuses recherches sur le développement historique de la théologie du Docteur Angélique, en ce qui touche particulièrement au problème des missions des Personnes de la Sainte-Trinité.

D'après les savantes exégèses de Dom Chambat sur les textes de saint Thomas, il importe de tenir sur le sujet, les trois principales conclusions suivantes: 1) la mission des Personnes divines se termine à une *habitation* de ces personnes dans l'âme juste; 2) cette habitation n'est pas autre chose que la présence des Personnes divines comme *cause exemplaire et efficiente de la grâce sanctifiante*; 3) cette présence *manifeste* de quelque manière les Personnes divines qui deviennent ainsi *objet de connaissance et d'amour*, mais dans la perspective que l'habitation est un fait ontologique avant d'être un fait psychologique. Or ces deux derniers points s'avèrent en opposition avec l'interprétation du Père Gardeil qui, en s'inspirant de Jean de Saint-Thomas, serait demeuré dans des considérations spéculatives.

Qui a raison? . . . De toute façon, Dom Chambat a réussi avec discrétion à grouper des textes du *Commentaire des Sentences* (I dist. 14-18 et dist. 37, q. 1, a. 2), de la *Somme contre les Gentils* (IV, 21) et de la *Somme Théologique* (I, q. 43), et de leur trouver une parenté telle que les conclusions ci-haut énoncées ne peuvent pas ne pas s'imposer. D'ailleurs, il replace la spéculation de saint Thomas dans une ligne d'unité qui la relie au bloc doctrinal poli par les Pères à même l'Écriture sainte et par saint Augustin, puis présenté par saint Albert le Grand. C'est ce qui nous vaut, en particulier, le bonheur de voir la notion théologique d'exemplarité placée dans un relief saisissant.

Yvon BLANCHARD

SERTILLANGES (A.-D.).

Les Fins humaines. Montréal, l'Arbre, 1946. 130p. 20cm.
\$0.75 (\$0.80 par la poste).

236

On désigne souvent le Père Sertillanges comme un des théologiens orthodoxes les plus hardis de l'époque contemporaine. Que ceux qui en doutent en réfèrent au chapitre sur l'enfer, composant avec la mort, le purgatoire et le paradis les quatre fins de l'homme que l'auteur veut rappeler à nos réflexions.

GERMAIN (Abbé Victorin).

Catéchisme pittoresque, à l'usage des commençants, de leurs parents et de leurs maîtres. Conforme au programme officiel d'instruction religieuse de la prov. de Québec, cours primaire. 9e édition. Québec, 1945. 176p. ill. 19cm.

*238.1

L'abbé Victorin Germain a compris que la formation religieuse des enfants doit reposer sur la parole évangélique: « Laissez venir à moi les petits enfants. » Aussi a-t-il voulu attirer les enfants à Jésus, à ses commandements, à son Eglise, en leur exposant avec des mots simples et évocateurs les vérités éternelles. Le fruit de son travail se développe à nos yeux sous le signe de la beauté. Les illustrations sont jolies et très expressives. On trouve à la fin de chaque chapitre une adaptation pour les jeunes intelligences, des principaux événements de l'Ancien et du Nouveau Testament, ainsi que d'intéressantes anecdotes.

Voici ce qu'écrit au sujet de ce livre la préfète générale des études des Sœurs de Ste-Anne: « Votre *catéchisme pittoresque* est vraiment une heureuse introduction et préparation au Catéchisme de Québec, jugé unanimement trop difficile pour le cours inférieur. Vous avez su présenter les hautes vérités de notre religion dans un questionnaire et des réponses d'une simplicité et d'une clarté tout à fait de convenance. Les histoires choisies sont frappantes: les récits tirés de l'Histoire Sainte et de l'Évangile fournissent l'initiation nécessaires aux faits historiques de notre sainte religion; ils font aimer le bon Dieu. »

Le succès de librairie de ce livre est parfaitement justifié. Cette 9e édition a été tirée à 15,000, ce qui porte à 75,000 le nombre des exemplaires de cet ouvrage parus à date. E. G.

ALLARD (Paul).

Méditations sur la charité. Pour l'Action catholique. 4e édition. Paris, les Editions Ouvrières [1946]. 179p. 18.5cm. \$0.95 (\$1.00 par la poste).

241.513:256

Ces méditations s'adressent aux militants et aux militantes de tous les mouvements d'Action catholique, qui pourront facilement faire les adaptations et transpositions nécessaires. Mais, ajoutons que ce livre peut influencer profondément qui que ce soit. Bien que présenté sous forme de méditations, il est très concret, réaliste, et toute âme assoiffée de vie intensément catholique y trouvera un appoint. L'auteur illustre la doctrine de la charité par mille et un faits. Notons entre autres, la belle prière à Jésus Crucifié et les bienfaisants entretiens avec le Christ.

Ce volume mérite donc hautement d'être répandu partout, à grands renforts de propagande, auprès des associations, cercles, groupements et congrégations de toutes sortes. Beaucoup de rédactions de programme de réunions, de forums, de bulletins, de conférences, de sermons pourront en être inspirées.

Simone GERMAIN

GERMAIN (Abbé Victorin).

Catéchèse des 6^e et 9^e commandements de Dieu. Complément du catéchisme officiel. 3^e édition. Québec, 1944. 194p. ill. 16cm. \$0.50 (\$0.55 par la poste).

241.64

Pour adultes

L'auteur ne fait aucun compromis avec la vérité. Il expose avec hardiesse, luminosité et charité la doctrine de l'Eglise sur les 6^e et 9^e commandements:

« Luxurieux point ne seras
De corps ni de consentement. »
« L'œuvre de chair ne désireras
Qu'en mariage seulement. »

L'abbé Germain répond à toutes les questions que peuvent se poser les adolescents et les adolescentes.

« À peine pubères, vous avez l'impression d'arriver dans un monde tout différent de celui de l'enfance.

« Le simple phénomène de la croissance vous a valu ce changement profond qui, du corps, se répercute jusque dans la conscience.

« Vous êtes émus par des passions nouvelles, tentés par un démon persévérant, patient et subtil, isolés, la plupart, dans une conscience encore mal informée, circonvenus et renseignés, souvent, par des informateurs ou bien sans grâce d'état ou bien sans état de grâce, scandalisés, peut-être, par le sang-gêne des mal élevés ou le cynisme des corrompus, rebutés enfin parfois, hélas! par des éducateurs ou des éducatrices que la gêne, ou une fausse réserve, ou une véritable inaptitude empêchent de vous éclairer comme ils le devraient.

« Adolescents, adolescentes, le petit catéchisme n'avait point à vous éclairer enfants sur ce qui vous regarde maintenant: mais il

faut à votre âge, à votre âme d'aujourd'hui, à votre intelligence qui s'affermirait, un exposé spécial des sixième et neuvième commandements. »

Dans une lettre à l'auteur, M^{sr} R. Duprat, o.p., écrit: « Il n'en reste pas moins qu'en raison même de la matière traitée, la large diffusion que mérite votre ouvrage ne devrait pas s'éloigner des voies de la prudence chrétienne. »

Il faut féliciter l'auteur de la très belle tenue typographique et littéraire de son ouvrage.

Elie GOULET

DEDEBAN (G.), p.m.é.

Marguerite Godet, une inspiratrice de l'Union des Malades-Missionnaires. Paris, Librairie de l'Arc [1944]. 31p. 13cm. (Coll. *Pour ceux qui souffrent*, no 2).

Dans la même collection:

3. M^{sr} *Le Roy* modèle des Malades-Missionnaires, par J. Janin, s. sp.
4. *Une amitié spirituelle*, par le R. P. Destombes.
5. *Marie et le sacrifice de l'Eucharistie*, par G. Dedeбан, p.m.é.
6. *De la messe au martyre*, par G. Dedeбан, p.m.é.
7. *L'Evangile du Royaume*, par Priscilla.
8. *Souffrances et gloire*, par Priscilla.
9. « *Je reviendrai* », par G. Dedeбан, p.m.é.

Cote de la coll.: 248 (08)

« Les livres ne parlent pas assez de la fécondité de la souffrance, des merveilles que peut opérer dans le monde une pauvre petite âme ignorée et souffreteuse qui sait tout souffrir, peu ou beaucoup, en union avec Jésus . . . » Elle est bien vraie cette constatation d'un Chartreux. Souffrir en union avec le Christ, c'est pour les malades devenir le grain de blé qui meurt à la vie du siècle. Mais, ce grain de blé germera, grandira en un épi lourd de promesses.

C'est ce qu'a compris à Lourdes, où elle venait implorer sa guérison, la grande âme que fut Marguerite Godet. Maggy naquit le 23 avril 1899 dans un village du bocage vendéen, à Mesnard-la-Barotière. « Sa dixième année était à peine en fleur qu'elle reçut la première visite de cette paralysie qui, peu à peu, l'arrêtera définitivement. » En 1920, elle ne se déplace plus que dans sa voiture d'infirme. Et, le premier novembre 1932, elle rendait sa belle âme à Dieu. Elle fut l'initiatrice de l'Union des Malades-Missionnaires (U.M.M.).

L'un des plus illustres membres de l'U.M.M. fut M^{sr} Le Roy (1854-1938). Missionnaire dans le Zanguebar, Afrique Orientale, il est bientôt nommé vicaire apostolique du Gabon. Mais,

voici que moins de trois ans après cette nomination, il est élu supérieur général de sa communauté. Son administration dura de 1896 à 1926. Dieu voulut couronner de la croix une si belle existence. Elle survint sous la forme d'une maladie sérieuse et tenace qui devait le confiner à la chambre pendant 14 ans.

Les malades ne sont pas seuls à souffrir quand ils le font sous le regard de la petite sainte Thérèse de Lisieux, qui fut l'une des leurs. Celle-ci s'était trouvé un frère dans l'âme du Bienheureux Théophile Vénard. Le Père Destombes établit un délicat parallèle entre ces deux âmes.

Et voici des pages lumineuses où le P. Dedeban étudie le rôle actif de Marie dans le Sacrifice de l'Eucharistie.

Le même auteur nous dit, dans une autre plaquette, comment le martyre est la suite logique de la Messe. « Le martyre est à la messe ce que la Croix est à la Cène. A la messe, l'Eglise exprimera sa volonté d'être martyre avec le Christ en s'offrant comme victime avec le Christ ».

Enfin, une trilogie nous découvre la beauté de l'Evangile, qui éclaire de la lumineuse clarté de la Croix les souffrances des malades.

Cette collection est d'une parfaite tenue littéraire et d'une haute inspiration chrétienne.

Elie GOULET

HESBURGH (Theodore), c.s.c.

The Theology of Catholic Action. Notre Dame, Indiana [The Ave Maria Press, c1946]. 199p. 23cm.

*256.1

Au rythme où les expériences s'accumulent en Action catholique, l'étonnement grandit au sujet de sa nature. Les théologiens se posent, de plus en plus, des questions, et sentent le besoin de scruter le donné révélé pour retrouver la source.

Cependant, la littérature d'Action catholique n'est pas très abondante et elle comprend surtout des études fragmentaires visant tel aspect précis. Ainsi le Père Th. Hesburgh, c.s.c., a intitulé sa thèse *la Théologie de l'Action catholique*, mais, en fait, son but est de déterminer la place et le rôle du laïc dans l'Eglise en considérant d'un point de vue théologique deux sacrements fondamentaux: le Baptême et la Confirmation.

D'après l'auteur, il se trouve que les caractères indélébiles des sacrements de Baptême et de Confirmation configurent au Christ-Prêtre celui qui les reçoit et le rendent apte à participer, dans une certaine mesure, au travail sacerdotal de l'apostolat. En prenant acte du renouvellement moderne des formes de l'apostolat, il importe donc de considérer les vérités théologiques qui le fondent. Le pape Pie XI les a réduites à deux: a) l'apostolat du laïc est une participation au travail rédempteur du Christ; b) le laïc est

préparé à cette participation par les sacrements de Baptême et de Confirmation.

Il y aurait peut-être lieu de regretter que le P. Hesburgh ait restreint au laïcisme le contexte historique dans lequel est né l'Action catholique, sans accorder davantage d'importance à l'évolution de toute l'histoire de l'Eglise en face de toute l'histoire du monde. Il demeure que ses recherches seront suggestives à quiconque s'intéresse, selon le mot de saint Paul, à la grande tâche d'édifier le Corps du Christ.

Yvon BLANCHARD

BORDET (C.).

A la découverte... des usages et cérémonies essentielles de l'Eglise catholique. Paris, Editions Ouvrières [1946]. 119p. ill. 18.5cm. (Coll. *A la découverte de...*) \$0.90 (\$0.95 par la poste).

264-013

Ce livre est destiné aux incroyants qui sont entrés à l'église pour la première fois à l'occasion d'un mariage ou d'un enterrement. Les vrais catholiques le trouveront nécessairement incomplet, mais ils peuvent pourtant y trouver un véritable profit.

La première partie est consacrée à la description des lieux du culte, des vases sacrés, des vêtements sacerdotaux. Dans la deuxième, on lit une explication de la Messe, du sacrement de Baptême, de celui du Mariage, et de la cérémonie des Funérailles religieuses. On y trouve aussi la signification des deux cycles de l'année chrétienne: cycle de Noël et celui de Pâques. L'auteur dit ensuite le pourquoi des fêtes des saints. La troisième partie est consacrée aux degrés de la hiérarchie sacrée et aux marques distinctives de chaque degré.

Le livre se termine par la profession de foi de Joseph Lotte, *l'Hymne au Christ* de Lamartine, *la Louange des Clochers* de Louis Mercier, le récit de la conversion de Claudel, les prières du Notre Père, du *Je Vous salue, Marie*, du *Je crois en Dieu*, les *Commandements de Dieu*.

Les illustrations sont loin d'être à la hauteur du texte.

E. G.

GERMAIN (Abbé Victorin).

Petit Guide illustré du chrétien au pied des autels. Québec, 1943. 284p. ill. 12.5cm.

264-12

La religion catholique est celle qui élève le plus l'âme vers Dieu par un culte ordonné du beau: la richesse de ses temples, la voix grandiose des orgues, la splendeur des cérémonies liturgiques, la poésie des textes sacrés parlent au cœur et à l'intelligence des chrétiens.

L'abbé Victorin Germain veut faire « prier sur de la beauté »; aussi offre-t-il ce livre à tous ceux qui ne tiennent pas à s'enliser dans une fausse sécurité en ce qui concerne leurs connaissances de la religion, qui ne veulent pas que leur collection de prières se réduise peu à peu au strict minimum. Sous un format pratique, l'ouvrage contient les prières quotidiennes, celles de la Sainte Messe, le Chemin de la Croix, les Vêpres, la messe du mariage, les répons de la messe, les règles de prononciation du latin. Il contient aussi un chapitre sur les indulgences et un choix des plus belles prières indulgenciées, etc. . . .

Le livre est soigneusement illustré d'images claires, évocatrices et neuves. E. G.

GERMAIN (Abbé Victorin).

Du Signe de croix. Québec, la Crèche, 1940. 24p. 22cm.
*265.92

L'auteur nous présente ici une puissante étude du Signe de la Croix. Il nous dit son sens théologique et son origine, qui remonte au premier temps de l'histoire de la Bible où il a le sens préfiguratif du Christ Rédempteur: Moïse priant les bras en croix lors du combat des Hébreux contre Amalec; Samson, étendant les bras et, croix vivante, renversant les colonnes du temple « et comme le grand Crucifié, dont il était la figure, [mourant] lui-même enseveli dans son triomphe » (saint Augustin).

Le Signe de la croix est le sacramental par excellence de l'Eglise. Il remonte au premier temps du Christianisme. Il est des plus efficaces dans les tentations et l'hagiographie nous révèle les miracles que les saints ont obtenus en le traçant. E. G.

SIGEAN (Romain).

France, fille aînée de l'Eglise. Lettre à l'auteur de Daniel-Rops. Paris, aux Editions Franciscaines [1945]. 95p. 18.5cm.
27(44)

Romain Sigean pose d'abord une question: « France, qui es-tu donc? » et il répond qu'elle est « en plus grand ce qu'est toute famille véritable et en plus petit ce qu'est l'Eglise universelle ou la chrétienté. »

Il indique alors les signes de la vocation française et la réponse que ce pays a fournie à l'appel de Dieu. Puis il insiste sur les conditions imposées à la France pour maintenir la tradition de son noble passé: confondre sa vocation avec la vocation humaine, restaurer le sacerdoce du métier, refaire la communauté familiale et identifier sa vie avec celle de la chrétienté.

Roland GERMAIN

POULET (Dom Charles).

Initiation à l'histoire ecclésiastique. T. 2. Paris, Beauchesne, 1946. 274p. 19cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).

27(02)

Il ne s'agit que d'une initiation, mais de valeur unique, susceptible d'inspirer une grande admiration et un filial amour envers la puissance spirituelle de l'Eglise. Bien des gens y apprendraient à reviser plusieurs de leurs opinions, sur Napoléon ou Chateaubriand par exemple. Il est heureux que Dom Charles Poulet ait cédé aux instances et qu'il ait franchi 1789, pour traiter des sujets comme ceux de l'Eglise et la Révolution, de Napoléon et l'Eglise, de la France de 1815 à 1870, du pouvoir pontifical au XIX^e siècle, et d'autres, jusqu'aux questions les plus récentes, telles que l'Action française, la persécution religieuse en Espagne et l'attitude religieuse du national-socialisme.

La préface à ce deuxième tome souligne on ne peut mieux les qualités exceptionnelles de cette petite Somme: fidélité à l'essentiel dans un exposé concis et vivant; un grand amour pour l'Eglise, pour Rome; l'objectivité d'un historien de première valeur. Une bibliographie succincte signale les meilleures sources.

Ceux en particulier que passionne la mêlée sociale, tireront un grand profit de ces pages, en particulier de celles consacrées à Lamennais, au libéralisme, au modernisme, au Sillon et à l'Action française. Ils se convaincront facilement que le salut social réside dans la *primauté du spirituel*.

Théophile BERTRAND

SCIENCES SOCIALES

KOTHEN (Robert).

Les Ecoles sociologiques. Louvain, Warny, 1944. 180p. hors-texte 24.5cm. (*Histoires des théories sociales*).

301

C'est là un ouvrage de grand mérite, dans lequel on trouve un exposé succinct et suffisamment complet à la fois de la doctrine de chacun des tenants des différentes écoles sociologiques: historique, synthétique, mathématico-sociale, physico-sociale, géo-sociale, bio-sociale, sociologique proprement dite et psycho-sociale. Après l'analyse des principes et des théories de chaque système, on trouve des notes qui en indiquent avec concision et justesse les mérites et les lacunes. On imagine le travail qu'a dû exiger un tel compendium.

Dans son *Introduction*, l'auteur distingue *philosophie sociale* ou *sociologie rationnelle* de *science sociale* ou *sociologie expérimentale*. J'estime ce vocabulaire impropre, et dangereusement équivoque; c'est une concession malheureuse, quoique par inadvertance

sans doute, au scientisme contemporain. La *philosophie* elle-même est une *science* et la *sociologie* — pure étude des faits — est *rationnelle*. Rationnel ne s'oppose pas à *expérimental*. Je distinguerais donc plutôt la *sociologie philosophique*, qui est de la science philosophique, de la *sociologie positive*, qui est encore de la science rationnelle, mais science en un sens moins fort et qui s'occupe spécialement des faits. Ces précisions me semblent capitales à une époque où l'on tente partout de reprendre la synthèse des savoirs. Malheureusement, que de penseurs, même catholiques et . . . philosophes par surcroît, donnent au mot *science* le sens restreint et matérialisant des scientistes!

Ces remarques n'enlèvent rien à la valeur d'un ouvrage qui, précisément, ne peut si bien départir le vrai et le faux de doctrines multiples qu'en raison de la solide formation catholique, théologique et philosophique, de l'auteur.

Théophile BERTRAND

LEMIEUX (Gérard).

Jeunesse du Québec. Bilan d'une génération. Montréal, Jeunesse Indépendante Catholique. 48p. 23cm. \$0.25 (\$0.30 par la poste).

308(714)

- Cette brochure présente, en un raccourci puissant, étoffé de faits et de chiffres, le « bilan d'une génération ». Ce bilan suscite des réflexions graves, des indignations et des regrets devant certaines incompétences et certaines apathies, mais aussi de grands espoirs en face des promesses de renouveau d'une élite véritable, de plus en plus remuante. « La jeunesse, c'est l'avenir. Par elle, la patrie vivra. Avec elle, elle grandira. »

Il vaut la peine de feuilleter brièvement ces pages, que le lecteur voudra sans doute revoir à loisir. Elles s'ouvrent sur les dates tragiques: 1914, 1929, 1939, 1945. On y remarque le non-sens de l'indigence au sein de l'abondance, des tables vides au milieu des amas de blé, le pouvoir absolu de l'argent, les impôts, les taxes et les milliards, la virulence d'impérialismes souverainement funestes à l'humanité, le triomphe de Staline dans une Europe affamée. Suit le tableau des dates inoubliables les appels et les enseignements du Vatican.

Enfin, il s'agit d'un travail si dense, si complet dans l'analyse de la situation des jeunes, qu'il faudrait tout le citer. Tenons-nous-en à quelques points de la conclusion.

Cette conclusion souligne que le problème de la jeunesse n'est qu'un aspect de la question sociale; que l'aveuglement de la société sur des besoins criants rend cette société inacceptable aux générations montantes; que l'Etat devrait entreprendre une politique urgente que caractériseraient

1. la protection morale et matérielle de la famille;
2. l'essor de l'organisation professionnelle;
3. l'exploitation des ressources naturelles en vue du bien commun.

Seule la vision réaliste de ces perspectives intégrales par les responsables peut rendre possible l'avènement d'un ordre social chrétien chez nous. Quoi qu'on en pense, nous en sommes loin! Mais nous avons tout ce qu'il faut pour le promouvoir pour de bon. Resterons-nous longtemps à pied-d'œuvre? Que tous les apôtres sociaux et les hommes publics se fassent un devoir d'étudier ce bilan.

Théophile BERTRAND

SEMAINES SOCIALES DU CANADA.

La Jeunesse. Compte rendu des cours et conférences de la XXIII^e session des Semaines sociales du Canada, Saint-Hyacinthe, 1946. Montréal, Ecole Sociale Populaire [1946]. 308p. 24.5cm. \$1.50 (\$1.60 par la poste).

37.01

Cote de la coll.: 3 (06)

Ce n'est pas mon intention d'analyser chacun des cours et chacune des conférences de la vingt-troisième Session des Semaines sociales du Canada. L'espace restreint m'oblige à être bref. D'ailleurs, à tenter d'engranger les constatations et principes des travaux présentés, je risquerais de donner une impression étriquée et mesquine de ce volume.

La lettre liminaire de S. S. Pie XII nous introduit au cœur du sujet: « La jeunesse d'aujourd'hui connaît, dans les dures conditions économiques présentes, des difficultés que le corps social doit l'aider à résoudre, sous peine de la voir entravée dans son développement normal, soit sur le plan éducatif, soit sur le plan professionnel et familial. Enfin, des questions de pédagogie moderne voudront être étudiées, à la lumière des documents pontificaux, en relation avec l'évolution des modes de vie et de la technique. Nous pensons en particulier à une organisation des loisirs et à une sage pratique des sports, qui, bien comprises, peuvent et doivent être un précieux adjuvant dans la formation de l'homme complet et du parfait chrétien, qui pense et agit selon la raison éclairée par la foi. »

Dans sa déclaration d'ouverture, le R. P. Archambault expose le problème, qu'il envisage dans les « quatre dimensions ». Il se révèle le président actif, spirituel et toujours jeune de ces Semaines sociales qu'il dirige depuis plus de vingt-cinq ans.

Un grand espoir illumine l'horizon: il repose dans les mouvements spécialisés de la jeunesse catholique. Cette phalange *sait* de plus en plus et agit; si elle ne *peut davantage*, n'est-ce pas un peu la faute des aînés?

Elie GOULET

VÉRINE.

Les 10 Commandements des parents. Bloud et Gay [1946]. 126p. 19cm. (Coll. *l'Éducation familiale nouvelle*, 1).
37.01

Les 10 Commandements des parents de Vérine ajoute encore aux mérites de son œuvre pédagogique. Ce petit livre, qui a pour but de convaincre le lecteur que l'éducation est une science et un art, est le premier d'une collection, *l'Éducation familiale nouvelle*, dont Madame Vérine est elle-même l'animatrice.

« Dans tous les domaines, il importe de conserver ce qui fut et reste excellent pour innover avec profit. » A la lumière de cet apophtegme, Vérine développe des principes et des conseils marqués au coin de la sagesse et de l'expérience. Tous les parents devraient se faire une obligation de posséder ce vade-mecum.

LS-H. BOIVIN

Les Passions de l'enfance. Montréal, Fides [1946]. 134p. 19.5cm. (*Petite Bibliothèque d'éducation.* Editions familiales de France) \$0.75 (\$0.80 par la poste).
37.014

L'avant-propos de cette brochure donne un bref aperçu de son but: « faciliter la tâche aux éducateurs », en présentant « les éléments indispensables » à la solution des problèmes soulevés par les passions de l'enfance.

Le plan du livre permet de constater l'importance des points étudiés: objet et méthode de l'éducation, évolution psychologique de l'enfant, éducation de la sensibilité, de l'intelligence, du caractère, de la conscience, formation à la vie religieuse et utilité du jeu comme moyen d'éducation.

Il est évident que chaque question ne sera pas examinée dans ses moindres détails, car ce n'est pas en cent trente-quatre pages qu'on peut épuiser ce domaine si vaste; il faut cependant reconnaître que l'étude est assez complète pour alerter les lecteurs, les inciter à consulter la bibliographie suggérée et même à recueillir plusieurs conseils pratiques.

ROLAND GERMAIN

Essor. Paris, 19, rue Dareau [1946]. 127p. ill. 21.5cm.
371 (071)

Ce mince recueil fut à l'origine une confirmation de principes et un urgent message d'action préparé à l'intention des Ecoles normales françaises. Mais son dynamisme et son actualité dépassent

infiniment l'enseignement. L'ouvrage, justifié en France par le désarroi intellectuel et moral, ne perd pas pour nous sa signification de synthèse humaine et chrétienne. Il illustre une magnifique compréhension des aspirations du cœur et de l'esprit aux prises avec les divers courants de pensée contemporaine.

Les témoignages si vivants des dirigeants de la jeunesse française catholique, enrichis de textes de Claudel, de Charasson et de Verhaeren, reprennent un à un les thèmes d'une harmonieuse composition entre la dignité de la personne et les exigences du terrible quotidien.

Retenons la qualité exceptionnelle de la typographie, de la mise en pages et de l'illustration. Cela contribue à donner au recueil une allure de jeunesse et d'espoir.

Maurice BLAIN

BEAUX-ARTS

CLOSSON (Ernest).

L'Élément flamand dans Beethoven. 2^e édition revue et augmentée. Bruxelles, Editions Universitaires [c1946]. 277p. h.-t. 23cm.

78

Pour adultes

Une excellente étude par un musicologue européen des mieux documentés. Il nous fait plaisir de signaler ici l'absence de chauvinisme, la parfaite objectivité de la thèse. Ce que l'auteur affirme, il le justifie avec rigueur, selon la teneur de l'affirmation.

GOFFIN (Robert).

La Nouvelle-Orléans, capitale du jazz. New York, Maison française, c1946. 269p. 20cm. \$2.00 (\$2.10 par la poste).

781.5

Pour adultes

La sympathie à peu près exclusive de l'auteur pour ce genre de musique ne manquera pas de froisser plusieurs mélomanes. Il tire de son côté, avec force, sans être plus convaincant pour cela. Malgré tout, son livre ne se laisse mettre de côté sans avoir augmenté l'érudition du lecteur, ni sans lui avoir fourni de sérieux critères pour distinguer le jazz authentique de ses fades contrefaçons.

LITTÉRATURE

KIPLING (Rudyard).

« *Capitaines courageux* ». Traduction de Louis Fabulet et Charles Fountaine-Walker. Paris, Mercure de France, 1945. 273p. 19cm. \$0.85 (\$0.95 par la poste).

82-3

Un « classique » du récit d'aventures, assez transparent du reste, qui a intéressé nombre d'adolescents et dont la vogue ne semble pas à la baisse.

TWAIN (Mark).

Contes choisis. Traduits de l'anglais par Gabriel de Lautrec. Paris, Mercure de France, 1946. 268p. 19cm.

82-3

Le lecteur s'habitue assez vite à l'humour plutôt massif du célèbre Américain. Satires mordantes toujours d'actualité.

CHANCEREL (Léon).

Le Pèlerin d'Assise. Avec des images nouvelles de René Gabriel. 5^e édition. Paris, aux Editions Franciscaines, 1945. 87p.

ill. 20.5cm.

84-1

Ce très artistique cahier de poèmes se divise en quatre parties: *l'Appel franciscain*, *Oraisons*, *Chansons* et *Canticum fratris solis*, ce dernier donnant le texte italien et en regard la traduction.

Ces beaux poèmes sont en vers libres. Tantôt, de courts mètres sans rimes, tantôt de longs versets rythmés, le tout de lecture fort agréable.

André JANOËL

PÉGUY (Charles).

Le Mystère des Saints Innocents. Paris, Gallimard [1929]. (Réimpr. par Variétés.) 234p. 19cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).

84-1

Mauvais

On n'a plus à faire de réclame en faveur de ce merveilleux poème chrétien. Félicitations à la maison canadienne qui en a — il y a déjà quelque temps — assumé la réédition.

VIAU (Rév. Arthur-M.).

La Romance. Pour le Congrès marial. La Fargeville, l'Auteur. 72p. 20cm.

Mauvais

84-1

Il suffit de lire l'*Avis au lecteur* au début de cette brochure, pour constater qu'il s'agit là de divagation théologique, comme le dit si bien la *Semaine religieuse de Québec* (59^e année, no 45; 10 juillet 1947; p. 712). Voici le texte même de la *Semaine religieuse*, qui est on ne peut plus pertinent:

1. — M. l'abbé Arthur-M. Viau a publié trois ouvrages: deux en anglais, i.e., *The Holy Virgin in the Holy Eucharist* (I et II); *The Holy Virgin in the Gospel*; un en français: *La Romance* (avril 1947).

2. — Aux informations que j'ai pu recueillir, au moins l'un des deux premiers a été publié sans permission de l'Évêque et même contre l'avis défavorable des censeurs. On m'avait dit que l'auteur avait fait mimeographier son travail, en indiquant qu'un travail de ce genre ne requérait pas d'imprimatur et en soulignant qu'il tenait cet avis d'un évêque canadien. Je sais aussi que l'évêque d'Ogdensburg a référé toute l'affaire à la délégation apostolique des États-Unis.

3. — La *Romance* est publiée sans imprimatur et l'auteur affirme — ce qui est douteux — qu'il l'a imprimée sur l'avis d'un évêque de la Province de Québec.

4. — Sans avoir lu les deux premiers ouvrages, on peut juger de l'auteur et de ses opinions par la *Romance*: « J'ai résumé ma doctrine dans ses strophes ».

Si j'ai bien compris, l'auteur donne à N.-S. un corps invisible en sa substance engendré de toute éternité de Dieu le Père et de la Vierge Marie, elle aussi éternelle dans son corps invisible en sa substance. Voilà ce qui s'est passé au troisième ciel: c'est le grand secret, connu de N.-S., de saint Joseph, de saint Paul, de Bernadette, de la petite voyante de Fatima... et de l'auteur, cela va de soi. L'âge de N.-S. étant passé, c'est celui de la T.S.V. qui existe maintenant.

C'est donc une divinisation substantielle de la T.S. Vierge. Il l'appelle même l'Esprit-Saint.

Je suis convaincu que l'auteur ignore les lois de la communication des idiomes, lorsqu'il s'agit de parler de N.-S., du Verbe de Dieu... Il interprète à sa guise les textes de la Sainte Écriture, soutenant même que dans les textes où il est question de N.-S., on doit substituer à son nom celui de la Ste Vierge, parce que son âge est venu.

Il est facile de comprendre pourquoi les censeurs ont refusé le *Nihil obstat* et l'Évêque l'*Imprimatur*.

Parce que *La Romance* contient des données étrangères à la Tradition et à la Foi, des nouveautés sans fondement dans la Révélation, et même des erreurs (divinisation et éternité de la T.S.V.), c'est une poésie condamnable et à condamner, de même que toutes les théories de l'auteur.

5. — Ses deux feuilles circulaires, imprimées au Rexographe, ou au Dittographe, tendent à minimiser la valeur de la Tradition et laissent croire que la Révélation ne serait pas terminée avec le dernier des Apôtres.

6. — La dévotion de l'auteur à la T.S.V. est très forte; mais sa science de la foi est très faible.¹

¹ N.D.L.R. — Nous avons jeté un coup d'œil sur l'ouvrage de M. l'abbé Arthur-M. Viau: *The Holy Virgin in the Holy Eucharist*. Il nous fait peine de le dire, c'est, comme *la Romance*, de la divagation théologique.

Il suffit de lire quelques-unes de ces strophes libres pour constater qu'il s'agit d'illuminiisme ou d'une fumisterie inqualifiable.

SARTRE (Jean-Paul).

La Putain respectueuse. Pièce en un acte et deux tableaux. Paris, Nagel [c1946]. 163p. 19cm.
84-2 Mauvais

Le lecteur bondira peut-être à la vue de ce titre. Cependant, la pauvre dévoyée reste — à l'exception du nègre — de beaucoup le plus sympathique personnage de cette assez forte pièce en un acte inspirée par le conflit des races blanche et noire aux Etats-Unis.

CARCO (Francis).

Les « Belles Manières ». Roman. Genève-Paris-Montréal, Editions du Milieu du Monde [c1945]. 256p. 19.5cm.

84-3 Dangereux

Encore un roman de la résistance, souvent bien conduit, mais qu'alourdit l'atmosphère des cabarets et maisons louches où se complaît la curiosité de M. Carco.

CHABRIER (Agnès).

La Vie des morts. Roman. Paris, Grasset [c1946]. 355p. 19.5cm.

84-3 Pour adultes

« Divinement longue », a-t-on dit de la symphonie en ut de Schubert. On ne forcerait pas outre mesure l'expression en l'appliquant au roman d'Agnès Chabrier. Sombre et magnifique tableau de la tragédie polonaise, *la Vie des morts* se classe, avec *Nuits sans lune* de Steinbeck, parmi les rares réussites tirées du thème de la « résistance ».

COLETTE.

Paris de ma fenêtre. Préf. de M. Francis Carco. Genève-Paris-Montréal, Editions du Milieu du Monde [c1944]. 239p. 19.5cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).

84-3 Pour adultes

Un témoignage modeste et charmant de la vie française sous l'occupation allemande, rendu par la plus fine plume de France.

COTTON (Gérard).

Bête et ange. Marchienne-au-Pont, Editions du Rendez-vous [1946]. 144p. 18.5cm. \$0.50 (\$0.55 par la poste).

84-3

Pour adultes

Dans ce petit volume, présenté sous une couverture moderne et avec un titre énigmatique, l'auteur nous retrace les derniers mois de la vie d'une jeune fille condamnée à mort pour crime.

Le début du livre semble très banal car il nous met au courant d'une aventure dont la presse jaune est friande. Le ton s'élève peu à peu et l'on assiste à l'ascension d'une âme vers la lumière. Partie des régions de l'incroyance, cette jeune fille se voit bientôt assiégée par le doute, puis les ténèbres s'éclairent: le travail patient d'un prêtre et de sa famille la conduisent jusqu'à un héroïsme surprenant, dans le but de racheter sa faute et de payer pour son fils la dette contractée par la mère envers la société.

Livre qui montre la miséricorde de Dieu toujours empressé à trouver le chemin pour amener à Lui les âmes repentantes. A ceux qui sont envahis par le désespoir, il manifesterà la bonté de notre Père du ciel; aux esprits intransigeants, il fera comprendre qu'il ne faut jamais abandonner la brebis perdue.

Roland GERMAIN

MARCIREAU (Jacques).

Médecin des cœurs. [Poitiers] Editions Jacques Marcireau. 120p. 19cm.

84-3

Pour adultes

Il s'agit de quelques nouvelles à l'appui des thèses que l'auteur développe dans ses autres ouvrages. Ces nouvelles présentent tous les défauts des romans à thèse ordinaires et même davantage. C'est dire combien elles sont ennuyeuses et inutiles.

T. B.

MAUPASSANT (Guy de).

Contes. Deuxième série. Montréal, Variétés [1946]. 199p. 18.5cm. \$1.00 (\$1.10 par la poste).

84-3

Appelle des réserves

La *Collection Classique* nous sert une deuxième fournée de contes par Guy de Maupassant. Fort bien. Comme chacun sait, l'auteur est un maître de la nouvelle. Mais une pointe d'inquiétude nous chatouille désagréablement. Cette deuxième série est déjà plus lâche que la première. Si paraissait une troisième série, qu'en devraient dire les moralistes chrétiens? Mieux vaut prévenir...

SARTRE (Jean-Paul).

Les Chemins de la liberté. Roman. Gallimard [c1945].
2 vol. parus 21cm.

T. 1: *L'Age de raison.*

T. 2: *Le Sursis.*

84-3

Mauvais

En dépit de la vogue et du talent de l'auteur, en dépit de la saisissante originalité de l'écriture synchronique, utilisée dans le tome deuxième, nous devons reprendre à notre compte ce jugement cité par M. Gonzague Truc: « Les livres de M. Jean-Paul Sartre, [c'est] la bibliothèque rose à rebours; le mal y est aussi exclusif et uniforme que le bien chez la comtesse de Ségur. »

THOBY-MARCELIN (Ph.) et MARCELIN (Pierre)

La Bête de Musseau. Roman. New York, la Maison française, c1946. 218p. 19cm.

84-3

Dangereux

Les auteurs se sont fait connaître par leur premier volume: *le Canapé vert*. Ce nouveau roman est du même genre: c'est une atmosphère de sensualité et de grossière superstition. L'esprit voltairien perce dans des allusions outrageantes pour la religion catholique.

Ceux qui ont vécu quelques années à Haïti jugeront le portrait du paysan haïtien assez fidèle. Ce qui est dit est authentique, mais peut-être trop généralisé.

Les Haïtiens sont vexés quand des étrangers dévoilent des scènes superstitieuses dans les reportages sur leur patrie. Pourquoi alors des nationaux consacrent-ils leurs talents à faire des peintures réalistes du paysan ignorant et victime du sorcier? S'ils veulent faire connaître avantagement leur pays, ils pourraient sans doute trouver des thèmes moins sensuels et ne pas toujours montrer un paysan vivant dans la terreur superstitieuse des esprits, des «loas».

Ce livre pourrait être utile à ceux qui veulent se rendre compte de l'influence désastreuse du sorcier. Les autres lecteurs n'ont rien à gagner à lire de pareils romans, qui sentent trop la chair, la superstition et le rhum.

L. de la CONTRÉE

VERCORS.

La Marche à l'étoile. [New York, Jacques Schiffrin, 1946.]
77p. 20cm. (Série French Pantheon Books) \$1.15 (\$1.25 par la poste).

84-3

Pour adultes

Quelques pages vibrantes d'indignation contenue, consacrées à la poignante histoire d'un étranger épris de la France et trahi par des Français.

VISSOUZE (Jean).

La Croule. Roman. Paris, Grasset [c1944]. 447p. 18cm.
84-3

Pour adultes

Un livre qu'il faut lire de bout en bout sans sourciller si on veut en cueillir toute la leçon. C'est un périple: parti d'une enfance religieuse on revient à la Maison du Père après avoir suivi l'héroïne dans les aléas de l'aventure, de l'amour-passion, de l'amour chaste, de la maladie, de la désillusion. Tout cela est doucement anachronique. Ça se passe en province au beau temps de l'Action Française, à un moment où quelques bourgeois prenaient conscience de la gravité des questions sociales, découvraient des âmes dans les classes ouvrières; où des fils (et des filles) de famille rêvaient d'égalité factice, rejetaient leur classe et, par goût de la nouveauté, amorçaient des romans dans un milieu ignoré bien que côtoyé. Anachronique aussi cette belle qualité de l'écriture qui, comme dans *le Mas Théotime*, prend le temps d'analyser, de décrire, de « détailler la terre », de sonder les âmes, de juger les mœurs. Anachronique enfin cette délicatesse et cette pudeur dans la peinture de l'amour-passion. Tout lecteur cultivé, non gagné au snobisme des publications tapageuses, goûtera la lecture de ce roman de mœurs, qui n'est pas un chef-d'œuvre, et qui a quelques longueurs parce qu'il relève peut-être plus de la chronique que du roman.

Hilaire de la PERADE

DU SARMENT (A.).

Claudiel et la liturgie. Préf. de Paul Claudel. [Bruges] Desclée, De Brouwer [c1946]. 187p. front. 19.5cm.
84-4

Une patiente investigation d'un domaine de la poésie claudélienne que l'on n'avait pas jusqu'ici suffisamment délimité et fixé. « De quel cœur, de quelle application, de quelle intelligence vous m'avez lu! . . . Une étude minutieuse et pénétrante, ce n'est pas assez dire! c'est un hymne! » (Extrait d'une lettre de Paul Claudel à l'auteur.)

DES GACHONS (Jacques).

Gens de France au labeur. Orné de diverses images de Maximilien Vox. [Paris] Fernand Lanore [1926]. 203p. ill. 22cm.
84-94

A *Gens de France au labeur*, on pourrait aisément donner comme sous-titre: *le XVII^e siècle artistique en six tableaux*.

1er tableau. Une journée de La Bruyère. Le décor représente le palais de Versailles. Chambre du précepteur avec fenêtre donnant sur les jardins. Une allée dans le parc. — La Bruyère se réveille, déguste son lait brûlant et s'apprête, après un brin de jasette, à donner au prince la leçon du jour. Triste élève, ma foi, qui préfère à l'histoire des vieux rois de France, les lièvres et les chevreuils! Et la classe commence, vite interrompue par le tailleur, homme important au palais. Il faut l'arrivée du Grand Condé pour redonner l'élève au professeur, quand . . . on annonce M. de Meaux. Le jeune duc a congé. La Bruyère et Condé descendent aux jardins où les attendent Bossuet et Racine. La conversation est riche ce matin. Condé vient de se convertir et Bossuet, sans s'en douter, prononce les premiers mots de son oraison funèbre. Racine scande un vers et La Bruyère le silencieux rumine les pensées qu'il inscrira ce soir au livre des *Caractères*.

Mais il est temps de rentrer en méditant. Hélas! Peut-on méditer à Versailles? Voici le cortège royal précédé de Cimon et de Clitandre. La Bruyère enrage et, pour apaiser son âme, rend visite à l'ami Fénelon, qui a des idées drôles sur les enfants et l'égoïsme humain. Ce soir, La Bruyère notera ses réflexions, puis, content de son horoscope, fermera les yeux, sourira une dernière fois et s'endormira paisiblement « au fond de l'honnête vallée que son corps creuse chaque soir dans la plume ».

Du même genre sont les cinq autres tableaux: André Le Nôtre, François de Sales, les huit heures de Monsieur Colbert, Nicolas Poussin, Jean de La Fontaine.

Des Gachons recrée les divers aspects de la vie artistique au XVII^e siècle. C'est un peu *le Siècle de Louis XIV* de Voltaire. Mais le côté poétique, je dirai « visuel », attire surtout l'auteur: le décor dans lequel évoluent ses personnages est très étudié. Ses héros sont vivants: après avoir donné le trait dominant d'un caractère, il multiplie les phrases plaisantes et spirituelles, les menus incidents qui accentuent ce trait et font sourire. Voyez par exemple La Bruyère qui s'enfonce jusqu'aux oreilles un bonnet de soie verte, tapote ses coussins, puis, penché de côté, coiffe ses chandelles de leur éteignoir et . . . s'endort.

Le style est toujours coulant, harmonieux et vivant; chose rare pour une œuvre littéraire, on lit celle-ci d'un seul trait. Si nous ajoutons à toutes ces qualités le don de faire *penser*, nous pouvons affirmer que cet ouvrage mérite de devenir « classique » dans les bibliothèques de classe.

Roger TILLARD

LE NORMAND (Michelle).

Enthousiasme. Nouvelles. [Montréal] Editions du Devoir [c1947]. 222p. 19cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).

C84-3

Il est superflu de présenter à nos lecteurs l'auteur d'*Autour de la maison, le Nom dans le bronze, Couleur du temps, la Plus belle chose du monde, la Maison aux phlox*: en effet, outre ces ouvrages — j'en ai oublié — qui lui ont créé une renommée bien méritée, Michelle Le Normand, donne à divers journaux et revues une collaboration fort appréciée. Dans tous ces écrits, on remarque les mêmes caractéristiques de santé spirituelle, d'équilibre intérieur, de jeunesse, d'enthousiasme, de vie. Bref, Michelle Le Normand est un produit authentique de la terre québécoise, dont la rencontre donne la nostalgie des époques moins tourmentées, fidèles à la nature et aux champs, qui favorisaient l'épanouissement de types admirables de foi surnaturelle et humaine. En raison des mystérieuses lois de gravitation de l'univers spirituel, on comprend qu'elle ait lié sa destinée au prestigieux et si robuste écrivain qu'est l'auteur des *Engagés du Grand Portage* et de nombreux autres ouvrages de valeur exceptionnelle. Pour ma part, je garde le souvenir impérissable de la joie lumineuse que laissa en moi l'intuition première de cette harmonie intellectuelle et littéraire.

Michelle Le Normand nous offre aujourd'hui *Enthousiasme*, une gerbe de quinze nouvelles savoureuses et pittoresques. Toutes les caractéristiques mentionnées plus haut s'y retrouvent. On passera donc des moments heureux en compagnie de Mathilde, de Christiane, d'Isabelle, d'Anne-Marie et du Monseigneur qui « était un peu vieux », d'Henriette, de Jane et de plusieurs autres, jusqu'à Mousseline, la vache sentimentale « qui préférerait l'amitié et un pacage sec et poussiéreux, à la solitude du gras et vert pâturage ».

Théophile BERTRAND

BAROJA (Pio).

L'Arriviste sentimental (La feria de los discretos). Tr. de l'espagnol par Collin-Delavaud. Paris, Susse [c1946]. 326p. 19cm. (Coll. *Au vent de l'esprit*).

86-3

Dangereux

BAROJA (Pio).

Mauvaise Herbe. Roman traduit de l'espagnol par Georges Pillement. Paris, Susse [c1946]. 287p. 19cm. (Coll. *Au vent de l'esprit*).

86-3

Dangereux

M. Pio Baroja est peut-être un des meilleurs écrivains de l'Espagne contemporaine, mais le texte français de ces deux livres — tous deux dignes d'un même titre: *Mauvaise Herbe* — parviendra difficilement à nous en convaincre. La faute en est-elle aux traducteurs? Quoi qu'il en soit, le lecteur suit trop souvent avec ennui la lente narration des faits et paroles de ces héros anarchisants.

GOGOL (Nikolai).

Tarass Boulba. Bruxelles, les Presses de Belgique [1945].
237p. 19cm. (Coll. *Arc en ciel*) \$1.30 (\$1.40 par la poste).
891.7-3 Pour adultes

Avez-vous lu *la Jérusalem délivrée* ou *le Roland furieux*? La ressemblance est souvent remarquable de cette brutale campagne de Cosaques avec les chefs-d'œuvre épiques des deux poètes italiens.

POUCHKINE (A.).

La Fille du capitaine. Traduit du russe. Bruxelles, les Presses de Belgique [1945]. 212p. 19cm. (Coll. *Arc en ciel*) \$1.30 (\$1.40 par la poste).
891.7-3

Une œuvre classique de la littérature russe, dont la trop limpide pureté peut parfois paraître insignifiante aux lecteurs modernes, durcis aux exhibitions d'anormaux et de monstres.

HISTOIRE. BIOGRAPHIES

MAUROIS (André).

Histoire d'Angleterre. Paris, Fayard [c1937]. 723p. 19cm.
9(42)

Personne en France n'était mieux qualifié que M. Maurois pour écrire l'histoire — sobre, alerte et sans prétention — de ses amis d'Outre-Manche. Aussi ne doit-on pas s'étonner de constater que *l'Histoire d'Angleterre* a dépassé le deux-cent-quarantième mille. L'œuvre ne dément pas sa popularité.

AUREL.

Jean Dolent l'Adorable et les plus belles lettres de Dolent à Aurel. Paris, Revue Moderne, 1946. 176p. 19cm.
92:8 Pour adultes

Livre étrange d'atmosphère et de ton. Il débute par une courte biographie de Jean Dolent (Charles-Antoine Fournier, écrivain). Suit une longue préface par Aurel, qui est bien la partie étrange du volume, quant au style. Cependant, cette préface précise et met davantage en lumière la figure que la trop courte biographie ne fait qu'esquisser.

La deuxième moitié du livre présente 105 lettres de Jean Dolent à Aurel. Ces lettres sont très intéressantes, quoique de style capricieux et souvent obscur. Il y est surtout parlé d'un grand nombre d'écrivains et d'artistes inégalement illustres. Des anecdotes savoureuses agrémentent l'ensemble.

André JANOËL

MORICE (Louis).

Verlaine. Le drame religieux. Paris, Beauchesne, 1946. 557p.
h.-t. 20cm.

92:8

Pour adultes

Dans sa correspondance, Verlaine souhaitait un jour être connu comme « un homme, au fond, très digne, réduit à la misère par un excès de délicatesse, et trop de bonhomie: mais de tout point gentleman et hidalgo. » « Faudra trouver quelqu'un qui écrive ça », ajoutait-il. M. Louis Morice se défend d'avoir eu la prétention d'être ce « quelqu'un ». Qu'il nous permette de ne pas partager son avis, et d'affirmer qu'il a magnifiquement rendu au monde des lettres un des véritables visages de l'infortuné grand poète.

LIVRES POUR LES JEUNES

BESTERFELD (Elisabeth de).

La Plus Merveilleuse des histoires vraies. Ill. de E. Ivanovsky.
Préf. du R. P. Mistiaen, s.j. Paris, Desclée, De Brouwer [1937].
178p. ill. 19cm.

J232.9

Elisabeth de Besterfeld raconte aux enfants la plus merveilleuse des histoires: celle de la naissance et de la vie cachée de Jésus. Elle fait de la sainte Vierge une maman qui connaît les soucis, les peines et les joies de nos mamans, de saint Joseph le modèle des papas, et de Jésus un compagnon de jeux de tous les petits. Elle a su rénover le décor par un modernisme du meilleur aloi. Avec des mots à la fois simples, poétiques et évocateurs, elle nous tient sous le charme. Nous avons presque l'impression que nous lisons pour la première fois ce récit véridique.

Le texte est illustré de dessins poétiques et charmants.

Claudette FRANCE

CANTINEAU (Simone).

Le Ciel est toujours clair. Paris, Spes [1947]. 134p. ill.
19.5cm.

J84-3

Une œuvre bien française de présentation et de style. C'est l'histoire d'une toute petite fille immobilisée plus de deux ans dans le plâtre, et qui sitôt remise va faire sa convalescence dans un village perdu au bord de la mer.

L'auteur essaie avec bonheur souvent de nous raconter tout ce qui peut se passer derrière un front de six ans. Que d'amusantes réflexions, que de charme dans ces monologues intérieurs? que de

scènes cocasses aussi, par quelque côté: première confession, examen de conscience, classes de catéchisme, etc.

Le tout se termine en beauté, sur une note de fraîcheur émue, par le récit de la première communion de l'héroïne.

André JANOËL

CERVANTÈS (Michel).

Don Quichotte de la Manche. Adaptation Gisèle Vallerey. 4^e édition. Paris, Nathan; Montréal, Beauchemin, 1946. 190p. ill. 18.5cm. (Coll. *Oeuvres célèbres pour la jeunesse*) \$1.50 (\$1.60 par la poste).

J86-3

GAUTIER (Théophile).

Capitaine Fracasse. Adaptation Gisèle Vallerey. Paris, Nathan; Montréal, Beauchemin, 1946. 190p. ill. 18.5cm. (Coll. *Oeuvres célèbres pour la jeunesse*) \$1.50 (\$1.60 par la poste).

J84-3

GALLAND (A).

Contes des mille et une nuits. Adaptation Gisèle Vallerey. 5^e édition. Paris, Nathan; Montréal, Beauchemin, 1946. 187p. ill. 18.5cm. (Coll. *Oeuvres célèbres pour la jeunesse*) \$1.50 (\$1.60 par la poste).

J84-3

Le Roman de Renard. Adaptation Gisèle Vallerey. 5^e édition. Paris, Nathan; Montréal, Beauchemin, 1946. 191p. ill. 18.5cm. (Coll. *Oeuvres célèbres pour la jeunesse*) \$1.50 (\$1.60 par la poste).

J84-3

RABELAIS (François).

Gargantua. Adaptation Gisèle Vallerey. 3^e édition. Paris, Nathan; Montréal, Beauchemin, 1946. 189p. ill. 18.5cm. (Coll. *Oeuvres célèbres pour la jeunesse*) \$1.50 (\$1.60 par la poste).

J84-3

Pour adultes

L'idée d'adapter ainsi pour enfants, avec abondance d'illustrations, les chefs-d'œuvre de la littérature est certainement des plus louables. Ces adaptations sont en général des mieux réussies. Mais — nous nous en passerions bien de ce *mais*, indice d'esprit chagrin,

mais . . . — le Gargantua de Rabelais, surtout flanqué de Frère Jean des Entommeurs, n'est certainement pas un exemple à présenter indifféremment à l'esprit de tous les enfants.

ANCELET-HUSTACHE (Jeanne).

Il était une fois à Assise... Vie de saint François racontée aux enfants, imagée par Cassegrain. Paris, Editions Franciscaines [1945]. 119p. 22cm.

J92:2

Eh oui! c'est toujours la vie du « petit pauvre » avec son inépuisable poésie, son charme et sa fraîcheur. L'auteur met en scène une Marraine qui raconte à ses filleuls la vie de saint François, le tout, à travers le train-train de la vie journalière. Ça et là, un fait quelconque, visite aux Clarisses ou passage d'un père Franciscain, redonne juste ce qu'il faut d'illusion du réel et oriente, avec un intérêt accru, le récit.

André JANOËL

JULLIEN (J.-M.)

La Belle Histoire de saint François racontée à Françoise. Paris, Spes [1947]. 92p. ill. 19cm.

J92:2

C'est bien en vain qu'on chercherait de l'inédit dans ce livre. Tel n'est pas d'ailleurs son but, d'autant plus que la vie de saint François a été écrite un nombre si considérable de fois qu'il semble bien impossible d'innover en la matière.

L'auteur sait, à point nommé, dégager quelques utiles leçons sans pour autant sermonner. Les dernières pages, qui racontent les ultimes jours, la mort et les funérailles du saint, ont l'allure et l'élan d'une épopée de gloire.

André JANOËL

Revue

REVUES FRANÇAISES

* * *

L'Anneau d'or. Revue internationale de spiritualité familiale [paraît tous les 2 mois]. Paris, Editions du Feu nouveau (9, rue Gustave-Flaubert). 56p. 24.5cm. Directeur: Abbé Henri Caffarel.

No 14; mars-avril 1947.

A la lecture de ce numéro de *L'Anneau d'Or*, on ne peut s'empêcher de formuler le vœu que le bien réalisé par les équipes de jeunes couples, désireux d'intensifier la spiritualité conjugale et familiale, incite bientôt nos foyers canadiens à s'inspirer de la même formule et à approfondir ensemble les idées que cette revue sème dans le public.

Le présent cahier s'ouvre par un article de Léon-E. Halkin, *Pour un apostolat authentique*: c'est un commentaire en marge de la *Symphonie pastorale* d'André Gide; notons au passage la mise en garde contre « une présentation trompeuse du problème de l'apostolat » et la belle définition qu'en donne *L'Anneau d'Or*: « La recherche fraternelle et la mise en œuvre d'un style de vie chrétienne au foyer, ... un moyen de donner sa pleine portée au témoignage de l'amour humain dans tout le déploiement providentiel de ses possibilités ».

Son Eminence le cardinal Saliège lance alors un « appel aux foyers » et introduit ainsi l'article le plus fouillé de ce numéro: le *Foyer et le prêtre*, contribution de M. l'abbé Henri Caffarel, directeur de la revue. Après une étude sérieuse du mystère et de la mission du prêtre, il donne aux couples les éléments nécessaires à l'amorce d'un échange de vues sur la famille et le sacerdoce. Puissent ces réflexions être commentées dans tous leurs détails afin de faire comprendre « l'affinité qui existe entre le mariage et le sacerdoce ».

Jacques Madaule n'a pas à être présenté; aussi tous porteront un grand intérêt au développement de sa pensée sur « le mystère de la fécondité ».

Le Fleuve étincelant est l'analyse d'une pièce de Charles Morgan et de son *Essai sur l'Unité de l'Esprit*.

Dans les *Loisirs des enfants*, on nous donne le compte rendu d'une enquête faite à la fois chez les enfants et les parents.

Jeanne Cappe nous fournit une idée bien nette de la *Littérature religieuse destinée aux enfants* et nous invite ainsi à nous préoccuper des bibliothèques familiales pour les enfants.

Beaucoup de parents doutent de la possibilité de gagner la confiance entière de leurs petits: ils en accusent la vie moderne, qui rend les enfants indépendants et désintéressés du foyer. Certes, bien des éléments extérieurs nuisent à l'épanouissement parfait des relations entre parents et enfants; mais on n'accorde pas assez d'importance au dynamisme de la vie surnaturelle intégralement vécue. C'est la conclusion qu'on tire de la lecture d'*André découvre le mystère de la vie*: avec une clairvoyance pleine d'humour, une veuve raconte que, petit à petit, par des dialogues, elle a amené son fils à l'admiration de la vie ». Pages éminemment suggestives.

La dernière partie du cahier nous intéresse par quelques consultations, en particulier sur le choix du même directeur de conscience par les époux et sur l'acceptation chrétienne de la mort d'un enfant. Il s'y trouve aussi un courrier de nouvelles, une chronique de cinéma et une bibliographie bien commentée.

Simone et Roland GERMAIN

REVUES CANADIENNES

Gants du ciel [revue trimestrielle]. Montréal, Fides. 96-128p. h.-t. 23cm. Directeur: Guy Sylvestre.

Été 1946; no 12.

Mieux vaut tard que jamais. Ce douzième fascicule date de l'été 1946. Ce n'est pas là notre seule cause de regret, car il est aussi le dernier numéro d'une excellente revue que le public canadien a laissé mourir, faute d'encouragement. À signaler tout particulièrement *Poésie et message prophétique* de Daniel-Rops.

Revue Dominicaine [revue mensuelle]. Montréal, l'Oeuvre de Presse dominicaine (5375, av. Notre-Dame de Grâce). 64p. 26.5cm. Directeur: R. P. Antonin Lamarche, o.p.

Vol. 53, t. 2; juillet-août 1947.

La *Revue Dominicaine* nous arrive régulièrement dans sa tenue soignée et sympathique, imposante mais sans hauteur. Une des publications fort appréciables de chez nous. Hélas, nous ne pouvons, dans le bousculement des tâches, suivre régulièrement toutes les manifestations de notre vitalité intellectuelle et il faut nous contenter de parler, un peu au hasard des circonstances, d'une ou l'autre des revues qui passent toutes sous nos yeux.

Aujourd'hui, le numéro de juillet-août de la *Revue Dominicaine* m'a retenu et captivé. J'y ai trouvé, en effet, des articles de première valeur que je regretterais beaucoup de n'avoir pas lus.

Dans *Une question de mot ou la Perfection de la liberté*, Charles de Koninck, avec la densité de pensée qu'on lui connaît,

présente les débuts d'une étude théologique sur l'essence du *Traité de la vraie dévotion à la Ste-Vierge* de saint Louis-Marie Grignon de Montfort. Le R.P. M.-A. Lamarche, o.p., continue, dans *Nos devoirs envers la vérité*, à démasquer les mensonges de notre époque. Il s'acquitte de cette tâche avec brio et maîtrise; il nous donne le goût de cette vérité qu'il chante avec des accents qui donnent la nostalgie d'un monde où régnerait la sagesse.

Plusieurs autres articles, tous remarquables, de même que les nombreuses rubriques, sont d'un intérêt vivant. Je dois pourtant signaler de façon toute particulière le texte du R.P. Th.-André Audet, o.p.: *Monsieur Gilson à l'Académie française*. On trouvera là une pièce fortement charpentée, tout au long de laquelle on perçoit le frémissement d'une sensibilité affinée dans la paix des hautes spéculations, au charme des amitiés impérissables.

T. B.

Il y a malheureusement, un autre côté de la question, celui des auteurs. Ce n'est un secret pour personne que les romanciers honnêtes meurent de faim, alors que ceux dont les œuvres s'adressent aux bas instincts de la foule touchent d'énormes droits d'auteurs. Et l'on voit des écrivains de talent, qui sont aussi de braves gens, être sérieusement tentés d'abandonner la voie étroite de la littérature improductive pour composer, eux aussi, ces œuvres malfaisantes qui se vendent si bien.

Marie-Thérèse LATZARUS

TABLE ALPHABÉTIQUE

des noms d'auteurs suivis du titre des ouvrages critiqués
et de la cote morale

- ALLARD (P.), *Méditations sur la charité*, 103.
- AUREL, *Jean Dolent l'Adorable*, B, 122.
- ANCELET-HUSTACHE (J.), *Il était une fois à Assise*, J, 125.
- BAROJA (P.), *L'Arriviste sentimental*, D, 121.
- BAROJA (P.), *Mauvaise Herbe*, D, 121.
- BESTERFELD (E. de), *La Plus Merveilleuse des histoires vraies*, J, 123.
- BIOT (R.), GOEDSEELS (L.), MERSCH (E.), *Intelligence et conduite de l'amour*, B, 99.
- BORDET (C.), *A la découverte... des usages et cérémonies essentielles de l'Eglise catholique*, 107.
- CANTINEAU (S.), *Le Ciel est toujours clair*, J, 123.
- CARCO (F.), *Les « Belles Manières »*, D, 116.
- CERVANTES (M.), *Don Quichotte de la Manche*, J, 124.
- CHABRIER (A.), *La Vie des morts*, B, 116.
- CHAMBAT (Dom L.), *Présence et Union. — Les Missions des Personnes de la Sainte-Trinité*, 102.
- CHANCEREL (L.), *Le Pèlerin d'Assise*, 114.
- CLOSSON (E.), *L'Elément flamand dans Beethoven*, B, 113.
- COLETTE, *Paris de ma fenêtre*, B, 116.
- COTTON (G.), *Bête et ange*, B, 117.
- DEDEBAN (G.), *Marguerite Godet, Mgr Le Roy, Une Amitié spirituelle, Marie et le sacrifice de l'Eucharistie, De la messe au martyr, L'Evangile du Royaume, Souffrances et gloires, « Je reviendrai »*, 105.
- DES GACHONS (J.), *Gens de France au labeur*, 119.
- DU SARMENT (A.), *Claudiel et la liturgie*, 119.
- *** *Essor*, 112.
- GALLAND (A.), *Contes des mille et une nuits*, J, 124.
- GAUTIER (T.), *Capitaine Fracasse*, J, 124.
- GERMAIN (V.), *Catéchèse des 6^e et 9^e commandements de Dieu*, B, 104.
- GERMAIN (V.), *Catéchisme pittoresque*, 103.
- GERMAIN (V.), *Du Signe de croix*, 108.
- GERMAIN (V.), *Petit Guide illustré du chrétien*, 107.
- GERMAIN (V.), *Le Point d'interrogation*, B, 99.
- GOFFIN (R.), *La Nouvelle-Orléans, capitale du jazz*, B, 113.
- GOGOL (N.), *Tarass Boulba*, B, 122.
- CREMILLON (D^r H.), *La Femme et l'amour*, M, 100.
- HAZARD (P.), *La Pensée européenne au XVIII^e siècle. De Montaigne à Lessing*, 95.
- HESBURGH (T.), *The Theology of Catholic Action*, 106.
- JULLIEN (J.-M.), *La Belle Histoire de saint François*, J, 125.
- KIPLING (R.), *« Capitaine courageux »*, 114.
- KOTHEN (R.), *Les Ecoles sociologiques*, 109.
- LEMIEUX (G.), *Jeunesse du Québec*, 110.
- LE NORMAND (M.), *Enthousiasme*, 120.
- LUBAC (H. de), *De la connaissance de Dieu*, 101.
- MARCIREAU (J.), *Art d'aimer*, D, 101.
- MARCIREAU (J.), *Catéchisme de l'amour*, M, 100.
- MARCIREAU (J.), *J'enseigne l'art de vouloir, j'enseigne l'art d'agir*, M, 98.
- MARCIREAU (J.), *Je suis un initié*, M, 96.
- MARCIREAU (J.), *Médecin des cœurs*, B, 117.
- MAUPASSANT (G. de), *Contes*, B?, 117.
- MAUROIS (A.), *Histoire d'Angleterre*, 122.
- MINVILLE (E.), *Le Citoyen canadien-français*, 65.
- MONTHERLANT (H. de), *Pitié pour les femmes*, M, 81.
- MONTPETIT (E.), *Propos sur la montagne*, 78.
- MORICE (L.), *Verlaine*, B, 123.
- *** *Les Passions de l'enfance*, 112.
- PEGUY (C.), *Le mystère des Saints Innocents*, 114.
- POUCHKINE (A.), *La Fille du capitaine*, 122.
- POULET (Dom C.), *Initiation à l'histoire ecclésiastique*, 109.
- RABELAIS (F.), *Gargantua*, B, 124.

TABLE ALPHABÉTIQUE (suite)

- RAOULT (D^r F.), *Ce que pense de la vie un vieux médecin*, 98.
- RIGAUX (M.), *Les Appels du Fils éternel*, 101.
- *** *Le Roman de Renard*, J, 124.
- SARTRE (J.-P.), *Les Chemins de la liberté*, M, 118.
- SARTRE (J.-P.), *La Putain respectueuse*, M, 116.
- Semaines sociales du Canada. La Jeunesse*, 111.
- SERTILLANGES (A.-D.), *Les Fins humaines*, 103.
- SIGEAN (R.), *France, fille aînée de l'Eglise*, 108.
- SLYVAIN, *Le Long de la route*, 74.
- THIBON (G.), *Ce que Dieu a uni*, B, 97.
- THOBY-MARCELIN (P.), et MARCELIN (P.), *La Bête de Musseau*, D, 118.
- TRUC (G.), *De J.-P. Sartre à L. Lavelle*, B, 97.
- TWAIN (M.), *Contes choisis*, 114.
- VERCORS, *La Marche à l'étoile*, B, 118.
- VERINE, *Les 10 Commandements des parents*, 112.
- VIAU (Rév. A.-M.), *La Romance*, M, 115.
- VIGNON (P.), *Au souffle de l'Esprit créateur*, 97.
- VISSOUZE (J.), *La Croule*, B, 119.

SAINTE-CROIX AU CANADA



Magnifique album - souvenir du centenaire des Religieux de Sainte-Croix au Canada.

Sainte-Croix au Canada est un recueil d'articles, abondamment illustrés, mettant en évidence les origines de Sainte-Croix en France et au Canada et donnant une idée nette de son développement en terre canadienne, tant par ses institutions que par ses efforts et ses progrès dans tous les domaines.

Les 608 pages de l'album comprennent, outre la lettre du substitut du Secrétaire d'Etat papal et les présentations des supérieurs majeurs, un article sur la congrégation, un article sur la Province du Canada en général, 55 articles sur les maisons et les œuvres, un article sur les Sœurs de Sainte-Croix et des Sept Douleurs, 14 articles d'ordre général, un index alphabétique et une table des matières.

Près de huit cents clichés, dont plusieurs occupent une ou deux pages complètes, illustrent tous ces articles.

608 pages, format 9 x 11¼, 800 illustrations, magnifique couverture papier velours titrée or.

Prix: \$15.00 (par la poste: \$16.00)

FIDES - 25 est, rue Saint-Jacques, MONTRÉAL-1 - PL. *8335

Imprimé au Canada.